

MARIA STĘPNIAK

Varsovie

ALBERT CAMUS  
ÉCRIVAIN FRANÇAIS D'ALGÉRIE

Abstract. Stępnia Maria, *Albert Camus, écrivain français d'Algérie* [Albert Camus, a French writer of Algeria]. Studia Romanica Posnaniensia, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXV/XXVI: 2000, pp. 351-394, ISBN 83-232-0965-0, ISSN 0137-2475.

This study is about the Algerianity of Albert Camus, the greatest French writer of Algeria. The topic tackled has three aspects: Algeria as source of work, Camus's Algerian political philosophy and the deterioration of his relationships with the native Algerian writers. The authoress leads to the following thesis:

Albert Camus inscribes himself into the history of North African literature at the decline of the colonial age. His work is situated between a French colonial literature and one of the Algerians, founders of a national literature.

Anticolonialist but opposed to the independence of Algeria, Albert Camus was overtaken by the revolution in motion. Camus's double identity within the context of the Algerian war condemned him to becoming a stranger in his two countries. The drama of his separation from the Mother Algeria turned to tragedy with his premature and absurd death.

The message of Albert Camus, an agnostic and moralist writer, remains alive. The author of *The insurgent man* encourages to overtake the absurdity of the human condition by man's own strengths.

Albert Camus, the Algerian sings the wedding of the man and the nature. Great artist, he continues to fascinate generations of readers with his magic word. For some of them, it's because of its art that the work of Albert Camus remains.

## INTRODUCTION

Le propos de cette étude porte sur Albert Camus, l'un des plus grands écrivains français et universels du XX<sup>e</sup> siècle, originaire d'Algérie. La vie et l'oeuvre de Camus, largement explorées par la critique internationale, ne seront abordées ici que dans leur aspect algérien, l'élément de toute première importance pour sa personnalité d'homme et d'artiste. Albert Camus est un écrivain français et algérien mais son algérianité diffère essentiellement de celle des écrivains de souche arabe et berbère qui prennent la parole autour des années cinquante en tant que colonisés et en même temps fondateurs d'une littérature nationale de l'Algérie post-coloniale.

L'algérianité de Camus est déterminée historiquement. Par ses origines, il appartenait au peuple colonisateur, les Français d'Algérie, nés sur la terre algérienne et appelés dans le langage familier pieds-noirs. La communauté des Européens d'Algérie (Français, Espagnols, Italiens, Maltais), au fil des générations a commencé à oeuvrer pour son émancipation en tant que peuple neuf, appelé à construire son bonheur en une Algérie prospère grâce aux qualités de leur race: force, vitalité, virilité, intelligence. Les aspirations nationalistes de la société coloniale en formation en Algérie étaient suscitées par la haine des autres, en premier lieu du Juif (la crise antijuive de 1898) et ensuite de l'*indigène*, nom peu honorable, alternant avec celui de l'*Arabe* pour désigner la population de souche arabe et berbère, des ethnies séculaires de l'Afrique du Nord. La conquête française de l'Algérie en 1830 et l'implantation des populations européennes qui s'organisaient en une société, ont abouti à la naissance d'une idéologie et, au fur et à mesure, à une littérature produite à la gloire de la nouvelle race *algérienne*. A l'époque coloniale, les nouveaux débarqués, à l'issue de leurs préoccupations d'identité, s'approprient le nom d'Algériens pour désigner les membres de la communauté des conquérants arrivés aux rivages africains pour aménager leur terre promise, sous le regard hostile de l'Arabe. Camus lui-même, tout au long de son itinéraire, utilise cette terminologie séparatiste et discriminatoire privant l'*indigène* de son nom originaire.

Les écrivains français d'Algérie: Gabriel Audisio (1900-1978), Albert Camus (1913-1960), Emmanuel Roblès (1914), Claude de Fréminville, (1914-1966) René-Jean Clot (1913), Jean Pélégri (1920), Jules Roy (1907), formaient un groupe d'auteurs qui se sont imposés sous le nom d'École d'Alger. Cette expression de Gabriel Audisio (Camus en 1946, lui préférait la sienne, École nord-africaine des Lettres) désigne la production littéraire d'auteurs nourris de la même sensibilité méditerranéenne et réunis, à partir des années 1935, autour de la librairie d'Edmont Charlot à Alger. De 1938 à 1954, dans la foulée de ce courant méditerranéiste véhiculant les thèmes de la mer, la plage, les villes côtières, des revues aux appellations évocatrices sont nées: «Rivages», «Forge», «Soleil», «Terrasses», «Simoun», tandis que «Fontaine et l'Arche» allaient s'installer à Paris.

L'École d'Alger se démarque de l'algérianisme, mouvement littéraire à l'idéologie par excellence coloniale, lancé, après la Première Guerre mondiale, par des écrivains français d'Algérie comme Robert Randau (1873-1950), Louis Lecoq, Jean Pomier, qui visaient à unir les Algéries en une (Algérie française). *L'effort* préconisé par Randau, se réalisait à travers la création de l'Association des écrivains algériens (A.E.A., 1919-1920), d'un prix littéraire (le Grand Prix de l'Algérie) et d'un bulletin de critique et d'idées, «Afrique». Après 1935, l'algérianisme, figé dans son idéologie coloniale, fut emporté par le tourbillon de l'histoire et dépassé par le *méditerranéisme*, selon l'expression de Jean Déjeux.

Dans l'histoire des lettres algériennes, l'oeuvre d'Albert Camus se situe entre l'algérianisme de Robert Randau et la littérature des Algériens de souche arabe et berbère qui débute avec éclat dans les années cinquante. En d'autres termes, l'oeu-

vre camusienne marque une étape de transition entre une littérature algérienne, essentiellement coloniale et celle de l'Algérie en voie de libération, née dans la déflagration du colonialisme et devenue authentique et nationale.

Albert Camus (1913-1960), l'homme et l'écrivain, traverse l'époque des grands tourments de l'Histoire: deux guerres mondiales et la guerre d'Algérie qui, à trois reprises, changèrent la face du monde. Ces grands conflits, lourds de conséquences pour les peuples et les individus, ont eu, chacun à sa manière, un impact déterminant sur Camus, sur son itinéraire et son destin. Français d'Algérie, l'enfant d'une famille pauvre et illettrée, devenu l'écrivain célèbre, Prix Nobel 1957, il était un homme complexe, plein de contradictions. Évoluant entre l'Algérie, sa vraie patrie, disait-il, et la France, considérée par lui comme pays d'exil, où il a passé la majeure partie de sa vie, Camus était en proie aux déchirements intérieurs, jusqu'à sa mort tragique et *absurde* sur les routes de France, le 4 janvier 1960.

La Première Guerre mondiale, qu'on espérait être la *der des der / la dernière des dernières*, a fait d'Albert Camus orphelin. Né en Algérie à Mondovi (auj. Dréan), dans le Constantinois, il n'a pas connu son père, Lucien Auguste Camus, caviste à la ferme Saint-Paul près de Mondovi, mort en 1914, dans la bataille de la Marne. Sa veuve, Catherine Camus, avec ses deux fils, Lucien et Albert, a rejoint sa famille à Alger et s'installa dans le quartier des pauvres, Belcourt, où elle gagnait sa vie en tant que femme de ménage. C'est là qu'Albert Camus a passé son enfance et les années de la formation, dans la pauvreté mais heureux de vivre sous le ciel admirable et le soleil brulant de l'Algérie, le grand amour de sa vie.

J'ai grandi, avec tous les hommes de mon âge, aux tambours de la première guerre et notre histoire, depuis, n'a pas cessé d'être meurtre, injustice ou violence<sup>1</sup>

– écrira-t-il en 1954, l'année du déclenchement de la guerre d'Algérie.

Camus a évoqué son enfance et adolescence dans son dernier roman, inachevé, *Le premier homme*<sup>2</sup>, oeuvre posthume, publiée 34 ans après la mort de l'auteur. Ce livre était beaucoup plus qu'une biographie pure et simple – une douloureuse et belle quête de l'identité de Camus déchiré par la guerre d'Algérie – nous y reviendrons dans la suite de cette étude.

Par ailleurs, *Le premier homme* peut être considéré comme un développement, en partie, du livre matriciel d'Albert Camus, *L'Envers et l'Endroit*<sup>3</sup> qui date des années trente, la première période de sa création.

L'entre-deux-guerres, et plus particulièrement les années 1935-1940, le point de départ de son parcours littéraire, est une période importante, qui permet de cerner la personnalité du jeune Camus. Des expériences qu'il a faites (deux engagements vite terminés: le premier mariage et son activité politique au sein du parti communiste, voyages en Europe centrale et en Italie) lui permettent de constituer un fonds d'idées dont ses oeuvres postérieures seront le développement.

<sup>1</sup> A. Camus, *Essais: L'Été (L'énigme)*, Gallimard, Paris 1965, Bibliothèque de la Pléiade, p. 865.

<sup>2</sup> A. Camus, *Le premier homme*, Gallimard, Paris 1994.

<sup>3</sup> A. Camus, *L'Envers et l'Endroit*, Charlot, Alger 1937, réimpression, Gallimard, Paris 1958.

## LA VOCATION LITTÉRAIRE

L'été 1937 fut une *charnière*; la carrière de Camus en tant qu'homme de lettres est décidée. Après avoir terminé ses études à l'Université d'Alger par un diplôme d'études supérieures, consacré aux rapports entre le christianisme et l'hellénisme à travers Saint-Augustin et Plotin, il est obligé de renoncer à se présenter à l'agrégation pour des raisons de santé (la tuberculose).

Mais, à partir de cette époque, il sut que son travail serait de créer des livres à partir de la vie qu'il menait. La prise de conscience de la vocation littéraire fondée sur le vécu, aboutit à la publication d'un livre, qu'il avait mis en chantier en 1935.

Le 10 mai 1937, le premier livre de Camus, *L'Envers et l'Endroit*, où le jeune auteur faisait ses gammes littéraires, fut publié par Edmond Charlot comme second titre de la collection «Méditerranéennes». L'oeuvre dédiée à Jean Grenier représentait ainsi la première reconnaissance publique de l'influence du maître sur le jeune auteur. La réédition de ce recueil de textes extrêmement personnels ne devait intervenir que dans les toutes dernières années de la vie de Camus, en 1958, accompagnée d'une importante préface de l'auteur. Les évocations d'une enfance à Belcourt, d'un voyage solitaire en Europe centrale et en Italie, d'un autre aux Baléares sont suivies par le texte (le dernier) qui donne son titre au livre. Deux mondes/manières d'être y sont opposé(e)s: l'approche de la mort par une vieille femme qui investit dans sa tombe et le goût pour la vie d'un jeune homme, le narrateur de l'histoire. La presse locale a trouvé son livre (et avec raison) amer et pessimiste. C'était un livre d'intériorité, très égocentrique dont la démarche annonçait un auteur de talent, sensible aux aspects métaphysiques, tragiques et absurdes de l'existence. *L'Envers et l'Endroit*, contenant en filigrane les thèmes majeurs de Camus, sera par la suite considéré par l'auteur comme la matrice de son oeuvre.

Les essais réunis dans ce volume ont été écrits en 1935 et en 1936, lorsque Camus avait vingt-deux ans. On a pu dire que ce petit livre contient ce que Camus a écrit de meilleur. L'auteur disait «qu'il y a plus de véritable amour dans ces pages maladroites que dans toutes celles qui ont suivi»<sup>4</sup>.

Dans une importante préface à *L'Envers et l'Endroit* qui date de 1958, Albert Camus situe ces essais dans la structure générale de son oeuvre; effectivement on y trouve tous ses thèmes majeurs, qui seront largement développés dans *Le premier homme*. *L'Envers et l'Endroit* est la source de son oeuvre et de sa science de la vie:

Pour moi, je sais que ma source est dans l'Envers et l'Endroit dans ce monde de pauvreté et de lumière...<sup>5</sup>.

Sur la vie elle-même, je n'en sais pas plus que ce qui est dit, avec gaucherie, dans *l'Envers et l'Endroit*<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> Ibid., p. 13.

<sup>5</sup> Ibid.

<sup>6</sup> Ibid., p. 26.

Dans la préface, contenant une sorte d'autoanalyse et la réflexion de Camus sur le chemin parcouru, l'auteur aboutit à la conclusion un peu amère :

si j'ai beaucoup marché depuis ce livre, je n'ai pas tellement progressé<sup>7</sup>

pour la contrebalancer par une pensée prometteuse :

je continue de vivre avec l'idée que mon oeuvre n'est même pas commencée<sup>8</sup>.

Dans ces citations tout Camus est là ; elles révèlent la double nature de l'écrivain, son balancement entre oui et non, entre l'amour et l'indifférence, entre la raison et le coeur, entre l'Algérie et la France. *Entre oui et non*, est d'ailleurs le titre de l'une des six nouvelles qui composent *L'Envers et l'Endroit*.

En 1957, Albert Camus, romancier, journaliste, homme de théâtre, est un écrivain polyvalent ; essais, romans et pièces de théâtre alternent dans l'oeuvre de cet auteur moraliste et agnostique, préoccupé de justice, de charité et de grandeur dans un *monde absurde*. Le 17 octobre 1957 l'Académie royale de Stockholm décerne le Prix Nobel de littérature à Albert Camus «pour l'ensemble d'une oeuvre mettant en lumière les problèmes qui se posent de nos jours à la conscience des hommes». Camus est à l'époque un écrivain célèbre ; ses romans : *L'Étranger*<sup>9</sup>, *La Peste*<sup>10</sup>, *La Chute*<sup>11</sup>, essais philosophiques : *Le mythe de Sisyphe*<sup>12</sup>, *L'Homme révolté*<sup>13</sup>, nouvelles : *L'Exil et le Royaume*<sup>14</sup>, pièces de théâtre : *Le Malentendu*<sup>15</sup>, *Caligula*<sup>16</sup>, *L'état de siège*<sup>17</sup>, *Les Justes*<sup>18</sup> et de nombreux essais sont lus, applaudis, traduits en plusieurs langues. La consécration par le Prix Nobel, aux yeux de ses ennemis politiques et littéraires, était la preuve que son oeuvre importante se trouvait désormais derrière lui tandis que Camus lui-même restait convaincu que son oeuvre ne faisait que commencer.

Au cours d'une interview, faisant partie des *Discours de Suède*<sup>19</sup> Albert Camus définissait son statut d'écrivain français d'Algérie. Il a répondu à la question suivante :

– Vous êtes un écrivain français d'Algérie. C'est même ce que vous avez tenu à souligner en recevant le prix Nobel. Mais lorsque vous vous sentez Français d'Algérie, certainement, vous ne vous définissez pas par opposition avec les Algériens autres que d'origine française. Albert Camus Français

<sup>7</sup> *L'Envers et l'Endroit*, p. 28.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>9</sup> A. Camus, *L'Étranger*, Gallimard, Paris 1942.

<sup>10</sup> A. Camus, *La Peste*, Gallimard, Paris 1947.

<sup>11</sup> A. Camus, *La Chute*, Gallimard, Paris 1956.

<sup>12</sup> A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, Paris 1942.

<sup>13</sup> A. Camus, *L'Homme révolté*, Gallimard, Paris 1951.

<sup>14</sup> A. Camus, *L'Exil et le Royaume*, Gallimard, Paris 1957.

<sup>15</sup> A. Camus, *Le Malentendu*, première représentation en 1944 au Théâtre des Mathurins.

<sup>16</sup> A. Camus, *Caligula*, première représentation en 1945 au Théâtre Hébertot.

<sup>17</sup> A. Camus, *L'état de siège*, première représentation en 1948, au Théâtre Marigny.

<sup>18</sup> A. Camus, *Les Justes*, première représentation en 1949, au Théâtre Hébertot.

<sup>19</sup> A. Camus, *Discours de Suède, Le pari de notre génération* (interview donnée à «Demain», 24-30 octobre 1957), *Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1898-1908.

d'Algérie, cela ne veut-il pas dire que vous êtes solidaire de tous les Algériens? Comment cela est-il possible, et comment cette Algérie fait-elle partie de cette Europe de l'Esprit à laquelle vous avez conscience d'appartenir aussi?

– Mon rôle en Algérie n'a jamais été et ne sera jamais de diviser mais de réunir selon mes moyens. Je me sens solidaire de tous ceux, Français ou Arabes, qui souffrent aujourd'hui dans le malheur de mon pays. Mais je ne puis à moi seul refaire ce que tant d'hommes s'acharnent à détruire. J'ai fait ce que j'ai pu. Je recommencerais quand il y aura de nouveau une chance d'aider à la reconstitution d'une Algérie délivrée de toutes les haines et de tous les racismes. Mais pour rester sur le terrain où nous nous plaçons, je veux seulement rappeler que nous avons construit, par la seule vertu d'un échange généreux et d'une vraie solidarité, une communauté d'écrivains algériens, français et arabes. Cette communauté est coupée en deux, provisoirement. Mais des hommes comme Feraoun, Mameri, Chraïbi, Dib, et tant d'autres, ont pris place parmi les écrivains européens. Quel que soit l'avenir, et si désespérant qu'il m'apparaisse, je suis sûr que cela ne pourra être oublié<sup>20</sup>.

L'Algérie indépendante, dans le discours officiel a refusé à Albert Camus le titre d'écrivain *algérien*. En 1972, Ahmed Taleb Ibrahim, intellectuel de grande envergure et ministre de l'Éducation nationale à l'époque, dans un ouvrage publié à l'occasion du X<sup>e</sup> anniversaire de l'Indépendance<sup>21</sup> a reproduit le texte de sa conférence, prononcée en 1967 à Alger et à Beyrouth sur le thème *Albert Camus vu par un Algérien*. Cette étude, très pertinente et documentée, est loin d'être un jugement; au contraire, l'auteur y fournit une importante contribution pour établir la vérité sur Camus et se déclare prêt à dissiper d'éventuels malentendus. Ibrahim regrette que Camus, qu'il a d'ailleurs connu en personne, n'ait pas supporté la charge de l'idéal humaniste impliquée dans le Prix Nobel. Et Ibrahim, en l'occurrence *vox populi* algérien, de conclure:

Camus n'a pas été à la hauteur de cet idéal. Pourtant, les Algériens lui auraient volontiers conféré, eux, le titre de *Camus l'Algérien*, si, surmontant ses réactions viscérales, il avait reconnu la noblesse de notre combat et accepté la seule issue acceptable: l'Indépendance.

Le titre de *Camus l'Algérien*, c'eût été à nos yeux comme un autre Prix Nobel, quelque chose comme un Prix Nobel de la décolonisation, c'est-à-dire du plus grand mouvement de l'histoire actuelle. Camus ne l'a pas mérité. Il restera donc pour nous un grand écrivain ou plutôt un grand styliste, mais un étranger<sup>22</sup>.

C'est probablement par amour déçu que Ahmed Taleb Ibrahim a fini par enfermer Albert Camus dans la formule de *grand styliste*, parce qu'il sait très bien que l'auteur de *L'Étranger* et de *La Peste* fut bien plus que cela. Il est vrai que Camus a renié son idéal de justice au niveau universel, n'arrivant pas à trancher et refusant aux Algériens de racines le droit à l'indépendance, et c'était justement son drame intérieur profond qui a tourné au tragique par sa mort prématurée. Cependant le choix d'une option politique, si injuste/erroné soit-il, n'épuise pas la valeur d'un écrivain. Dans le cas de Camus on ne peut pas négliger ses combats pour concilier les deux

<sup>20</sup> Ibid., pp. 1902-1903.

<sup>21</sup> A. T. Ibrahim, *De la décolonisation à la révolution culturelle (1962-1972)*, Alger, SNED, 1981, pp. 161-184.

<sup>22</sup> Ibid., p. 184.

causes contradictoires, sa quête intérieure, les valeurs recherchées, la sincérité de son engagement et, l'élément décisif, peut-être, la qualité de son oeuvre. Personne ne conteste l'art d'Albert Camus; la magie de sa parole fait passer les controverses au second plan.

Albert Camus, est-il Algérien? – À notre sens, oui, et profondément, mais à sa manière, déterminée par ses origines, sa sensibilité méditerranéenne et ses engagements relatifs au contexte historico-politique de l'époque. Il nous semble naturel qu'il se soit exprimé en tant que membre de sa communauté, le prolétariat des Pieds-Noirs, et qu'il ait épousé leur cause, sans pour autant négliger celle des autres, les Algériens qu'il appelait *Arabes* sans connotation dépréciative. Ayant répondu à l'appel du sang, il était loin du racisme, bien au contraire; son postulat d'une fédération franco-arabe était fondé sur le principe de l'égalité. Peut-on lui en vouloir d'être resté solidaire de sa communauté d'origine?

Dans l'Algérie des années quatre-vingt, Camus restait relegué parmi les écrivains français tout court. Ni ses prises de position ni son oeuvre n'autorisaient apparemment pas à reconnaître l'auteur de *L'Étranger* pour Algérien. Les nouvelles générations de lecteurs, fort nombreux en Algérie, ne lui ont pas pardonné son attitude hostile vis-à-vis du FLN<sup>23</sup> et de l'indépendance algérienne, résumée par lui-même dans sa fameuse phrase, prononcée en Suède après la remise du prix Nobel en 1957: «Je crois à la justice mais avant la justice je défendrai ma mère». Parmi les intellectuels, Albert Memmi, ancien colonisé, le fondateur de la littérature tunisienne de langue française et initiateur de la critique littéraire maghrébine, était le premier à faire une brèche dans l'attitude discriminatoire envers les écrivains francophones du Maghreb d'origine européenne ou juive en les faisant entrer dans sa deuxième anthologie<sup>24</sup>. Pour Memmi, Albert Camus, qui en 1953 a préfacé son premier roman, *La Statue de sel*, est un «colonisateur de bonne volonté».

La formule de Memmi nous semble plus juste que celle d'Ibrahimi, trop réductrice, à nos yeux. La publication du *Premier homme* a élargi notre vision de l'homme et de l'artiste qu'était Albert Camus. A la différence d'Ibrahimi nous croyons que Camus n'a pas tellement évolué; il a toujours prôné une politique fondée sur l'égalité et la justice, l'idée du fédéralisme, son oeuvre de fiction était enracinée dans les rivages de l'Algérie et résonnait de la musique toute algérienne. Artiste, épris des valeurs primées par la justice, Camus n'avait pas la bosse politique, risquait des options erronées, n'était nullement qualifié pour devenir un leader. On lui reproche, avec raison, son hostilité à l'égard de l'indépendance algérienne, cependant sa logique de coeur le poussait irrésistiblement à choisir le bonheur des siens contre le malheur des autres. C'est là que réside son drame, celui de n'avoir pas su rester fidèle à son idéal de justice et combattre pour sa mise en oeuvre sous le ciel algérien.

<sup>23</sup> Front de Libération Nationale.

<sup>24</sup> A. Memmi, *Écrivains francophones du Maghreb*, Paris, Seghers, 1985.

## I. L'ALGÉRIE DANS L'OEUVRE D'ALBERT CAMUS

L'algérianité d'Albert Camus est un fait que nous nous proposons d'examiner dans ses deux aspects: littéraire/émotionnel et idéologique/politique.

La première piste passe par ses oeuvres de fiction, qui conduit de *L'Envers et L'Endroit* (1937) à travers *Noces* (1938), *L'Étranger* (1942), *La Peste* (1947), *L'été* (1954) jusqu'à *L'Exil et le Royaume* (1957), publiées du vivant de l'auteur. Son oeuvre posthume, *Le premier homme*, devient en l'occurrence une sorte de récapitulation du phénomène Camus, l'homme et l'écrivain, une sorte de conclusion sur l'artiste.

*L'Envers et L'Endroit*, la matrice de l'oeuvre de Camus met en oeuvre le balancement entre deux extrêmes, deux pôles de sa personnalité: le oui et le non, en l'occurrence côté lumineux/sombre, positif/négatif.

La vision noire du monde atteint son apogée dans *La mort dans l'âme*<sup>25</sup>, l'évocation d'un court séjour solitaire de Camus à Prague, où ses états d'âme et sa hantise de la mort pourrait s'expliquer par les traumatismes de la maladie (la tuberculose) et du mariage râté du jeune auteur. Au retour, la vie en pleine lumière reprend. Le soleil, la mer et les plages d'Alger et de Tipasa trouveront une expression exaltée/exaltante dans *Noces*. Dans ces essais lyriques (*Noces à Tipasa*, *Le vent à Djémila*, *L'été à Alger* et *Le désert*), Camus chante son ivresse de vivre, les noces de l'homme avec la terre, la mer, le soleil. C'est un hymne au bonheur sensuel, à la chair, à la beauté de la jeunesse.

J'aime cette vie avec abandon et veux en parler avec liberté: elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme. (...) Il n'y a pas de honte à être heureux<sup>26</sup>.

*Noces*, c'est aussi un hommage à ses compatriotes (Européens, parce que les autres, les Arabes, en tant que protagonistes, sont absents de ses livres).

L'auteur dit être conscient et orgueilleux de faire partie de

toute une race, née du soleil et de la mer, vivante et savoureuse, qui puise sa grandeur dans sa simplicité et, debout sur les plages, adresse son sourire complice au sourire éclatant de ses ciels<sup>27</sup>.

Cependant Camus, intellectuel, découvre l'envers de son peuple:

J'entends bien qu'un tel peuple ne peut pas être accepté par tous. Ici, l'intelligence n'a pas de place comme en Italie. Cette race est indifférente à l'esprit. Elle a le culte et l'admiration du corps... On lui reproche communément sa «mentalité», c'est-à-dire sa façon de voir et de vivre. Et il est vrai qu'une certaine intensité de vie ne va pas sans injustice. Voici pourtant un peuple sans passé, sans tradition et non sans poésie<sup>28</sup>.

La tendresse de Camus pour ses compatriotes, injustes et bornés mais considérés comme «le peuple enfant de ce pays» est accompagnée par le pressentiment que cette

<sup>25</sup> A. Camus, *La mort dans l'âme*, in: *L'Envers et L'Endroit*.

<sup>26</sup> *Noces à Tipasa*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 58.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>28</sup> *L'été à Alger*, p. 74.



vie à l'endroit ne durera pas éternellement, dans «ce pays où tout est donné pour être retiré»<sup>29</sup>.

Algérien et Algérois avant tout, Camus continue de balancer entre oui et non lorsqu'il parle d'Alger; sa mauvaise foi qui va jusqu'à se renier et manquer à ses maîtres, nous étonne:

Il faut sans doute vivre longtemps à Alger pour comprendre ce que peut avoir de desséchant un excès de biens naturels. Il n'y a rien ici pour qui voudrait apprendre, s'éduquer ou devenir meilleur. Ce pays est sans leçons<sup>30</sup>.

En définitive, l'auteur de *Noces* s'identifie avec sa race, un peuple barbare mais créateur:

Le contraire d'un peuple civilisé, c'est un peuple créateur. Ces barbares qui se prélassent sur des plages, j'ai l'espoir insensé qu'à leur insu peut-être ils sont en train de modeler le visage d'une culture où la grandeur de l'homme trouvera enfin son vrai visage<sup>31</sup>.

*Noces*, c'est la vie à l'endroit. Mais il y a aussi l'envers des choses. Et ce sera *L'Étranger*.

### L'ÉTRANGER

L'algérianité de *L'Étranger* s'insère dans la dialectique du Même et de l'Autre, problématique fondamentale pour la littérature maghrébine qu'elle soit coloniale ou nationale. Cette dialectique est déterminée par un système de références, conditionné, lui, par l'énonciateur de la parole, son statut identitaire et son adhésion au pôle qui est le sien. La dialectique étant réversible, la question est de situer le Même par rapport à l'Autre et il va sans dire qu'à l'époque coloniale le pôle du Même est occupé par les Européens d'Algérie, dont Camus est le porte-parole. Dans l'oeuvre des écrivains algériens nationaux cette dialectique est, par la force des choses, renversée.

La littérature coloniale, fondée sur cette dialectique, illustrée particulièrement par Louis Bertrand et Robert Randeau, fondateur, ce dernier, du courant *algérianiste*, véhiculait manifestement une idéologie séparatiste. Désireux d'affirmer l'émergence du peuple neuf, qui a fait de la terre algérienne SA terre, ces auteurs célèbrent un ordre colonial immuable où le colonisé ne doit pas sortir de son *rang* inférieur. Se proclamant *Algériens*, les Français d'Algérie sont des usurpateurs du titre national, partant de *la raison du plus fort*.

La démarche de Camus dans *L'Étranger* est analogue, la séparation entre les deux peuples d'Algérie est un fait réel présenté sous le mode conflictuel. Les deux

<sup>29</sup> Ibid., p. 72.

<sup>30</sup> Ibid., p. 67.

<sup>31</sup> Ibid., p. 74.

pôles: le Même et l'Autre se heurtent, ce qui fait la spécificité de la situation coloniale. Christiane Achour, l'éminente universitaire algérienne, fait en 1985 le point sur la question. Dans son étude *Un étranger si familier. Lecture du récit d'Albert Camus*<sup>32</sup>, devenue ouvrage de référence, l'auteur situe *L'Étranger* dans son contexte de l'histoire des lettres en Algérie.

Mais ce qui différencie *L'Étranger* des récits antérieurs ou contemporains, c'est qu'il n'est jamais démonstration d'une thèse ouvertement colonialiste. La démarche critique se doit alors de tenter de dissocier fiction et idéologie que le texte est parvenu à brouiller dans une même cohérence<sup>33</sup>.

Conformément à la réalité historico-politique, la relation algérianité/arabité dans *L'Étranger* se traduit par la compartimentation et ségrégation au niveau de la vie quotidienne. La première partie du récit restitue les particularités existentielles de la société européenne d'Algérie au quotidien. À Alger, Meursault, un petit Blanc, jeune employé coule les jours heureux à l'instar de ces «barbares qui se prélassent sur les plages» dans *Noces*. Même la mort de sa mère, sur laquelle s'ouvre le récit, ne dérange pas ses habitudes, son trait dominant est l'indifférence. Cependant l'Autre/l'Arabe est là avec son regard hostile.

Il est donc inexact de prétendre que les Algériens sont absents de ce roman comme c'est le cas ailleurs. Dans *L'Étranger* Camus présente un cas «clinique» de la situation coloniale sur l'axe algérianité/arabité. Un conflit survient qui met en confrontation deux adversaires: Raymond, ami de Meursault, et un Arabe intervenant en faveur d'une Mauresque, amante de Raymond, battue par lui. Inutile de suivre l'histoire connue des générations de lecteurs et qui a fait couler beaucoup d'encre aux critiques. Les deux camps, formés par leur solidarité respective, se heurtent sur la plage, c'est le meurtre, le procès, la peine capitale.

Dans son aspect algérien, qui nous intéresse, le récit d'un fait divers, banal en soi, est riche de signification.

L'opinion des Algériens sur la signification de *L'Étranger* reste immuable, leur interprétation est de caractère symbolique: ils y relèvent l'expression de l'absurdité du régime colonial ressentie par Camus, le scénario de la guerre d'Algérie et la fin dramatique de l'Algérie française.

Ahmed Taleb Ibrahim en donne une exposition cohérente et irréfutable:

...Camus a eu conscience de la situation historique originale des Européens d'Algérie.(...) L'absurdité de la situation, il la ressent: c'est l'existence d'une colonie de peuplement au milieu d'une population algérienne largement majoritaire. *L'Étranger* de Camus, c'est donc l'Européen en Algérie. La scène centrale du roman, c'est-à-dire les cinq coups de revolver que Meursault tire sur l'Arabe inconnu, c'est le symbole de l'agressivité dont l'Européen rêve de se décharger pour mettre fin au tête à tête désagréable entre l'Arabe et lui. (...) ...; je pense qu'en tuant l'Arabe, Camus réalise de manière

<sup>32</sup> Ch. Achour, *Un étranger si familier. Lecture du récit d'Albert Camus*, Alger, Éditions En.A.P., 1984.

<sup>33</sup> Ch. Achour, op. cit., p. 49.

subconsciente, le rêve du pied-noir qui aime l'Algérie mais ne peut concevoir cette Algérie que débarrassée des Algériens<sup>34</sup>.

D'après Ibrahimi la condamnation à mort de Meursault est invraisemblable,

car en Algérie, dit-il, jamais un Européen n'a été condamné à mort pour avoir tué un Arabe. Sans doute, cette condamnation à mort n'est-elle rien d'autre que l'annonce de la fin d'un régime coupable et injuste<sup>35</sup>.

La situation de Meursault, Français d'Algérie, est fautive dès le départ, son absurdité est due à la conquête et à la colonisation. Il est impensable que Camus, écrivain moraliste et dénonciateur de la condition du peuple arabe, n'ait pas condamné à travers le cas Meursault, ne serait-ce que d'une manière symbolique, les responsables de qui'on faisait subir à ce peuple. La condamnation à mort de Meursault, héros d'un récit allégorique, semble équivaloir à celle du colonialisme comme système; hypothèse d'autant plus plausible qu'en 1956 Camus allait rejoindre le groupe de ses amis «libéraux» français d'Algérie pour réclamer à l'unanimité avec les Arabes, la suppression du statut colonial.

Reste à saluer Albert Camus l'artiste, c'est peut-être là que se trouve le secret du succès mondial de *L'Étranger*.

En 1954, Pierre de Boisdeffre, en relevant dans *L'Été* la vocation essentielle de Camus, tournée naturellement vers la lumière, suggérait qu'on lût ces essais lyriques comme on écoutait Mozart ou Vivaldi: avec son cœur. Pour rester dans le sillage de Boisdeffre nous dirions à propos de *L'Étranger*: les coups de revolver de Meursault correspondent avec le premier thème de la cinquième symphonie de Beethoven. Les paroles de Camus: «Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur»<sup>36</sup> résonnent en écho des premières mesures de l'oeuvre beethovenienne, sous-titrée *symphonie du destin*, conformément à ce commentaire que Beethoven lui-même aurait donné: «C'est ainsi que le destin frappe à notre porte».

Albert Camus, quant à lui, en grand artiste qu'il était, après avoir «détruit l'équilibre et le silence»<sup>37</sup> d'un espace privilégié, abandonne du coup la scène de l'Algérie coloniale des années 1939-1940 pour hisser le drame de son héros au niveau universel et de la révolte existentielle.

Dans *L'Étranger*, le seul roman que Camus ait écrit entièrement en Algérie, l'algérianité de l'auteur bat son plein, pour s'effacer au fur et à mesure que l'écrivain s'enracinait dans la Métropole. En 1940, Camus, journaliste au chômage, quitte l'Algérie, à cause de ses démêlés avec la censure, pour un exil provisoire en France. Comme on sait, son «*exil*» s'est avéré définitif, entrecoupé par de brèves visites en Algérie.

<sup>34</sup> A. T. Ibrahimi, op. cit., p. 180.

<sup>35</sup> Ibid.

<sup>36</sup> A. Camus, *L'Étranger*, Gallimard, Le Livre de Poche, Paris, p. 90.

<sup>37</sup> Ibid.

## LA PESTE

Après l'invasion allemande de la France, Camus est obligé de faire une *halte à Oran*, (janvier 1941-juillet 1942) à laquelle nous devons *La Peste*. Publié en 1947, ce roman, comme en 1942 *L'Étranger*, a eu un succès immédiat. Aux Algériens, aussi bien aux contemporains qu'aux générations postérieures, il a apporté la déception. Tous se sentiront blessés et atteints dans leur dignité d'être absents de cette curieuse ville d'Oran dont l'auteur dit au début:

À première vue, Oran est, en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne<sup>38</sup>.

Mouloud Feraoun, le premier des écrivains nationaux algériens, qui était en train de nouer avec Camus une amitié épistolaire, après lui avoir fait parvenir un exemplaire du *Fils du pauvre*<sup>39</sup>, écrivait en 1951:

Je suis très heureux d'avoir réussi à vous intéresser parce que je vous connais depuis longtemps. Je vous ai vu en 1937 à Tizi – Ouzou. (...) Vous écriviez des articles sur la Kabylie dans *Alger républicain* qui était notre journal, puis j'ai lu *La Peste* et j'ai eu l'impression d'avoir compris votre livre comme je n'en avais jamais compris d'autres. J'avais regretté que parmi tous ces personnages il n'y eût aucun indigène et qu'Oran ne fût à vos yeux qu'une banale préfecture française. Oh! ce n'est pas un reproche. J'ai pensé simplement que, s'il n'y avait pas ce fossé entre nous, vous nous auriez mieux connus, vous vous seriez capable de parler de nous avec la même générosité dont bénéficient tous les autres<sup>40</sup>.

Et Feraoun d'ajouter:

J'ai réussi à attirer sur nous l'attention de Audisio, Camus, Roblès. Le résultat est magnifique. Vous êtes Algériens tous trois et vous n'avez pas à nous ignorer ...<sup>41</sup>

Mouloud Feraoun a dit tout ou presque sur l'absence des Algériens dans *La Peste*. Après lui, nous n'allons pas chercher à élaborer des hypothèses à partir des sous-entendus que cette absence pourrait impliquer. D'autre part nous estimons que la répudiation de l'Arabe du livre lu en 1947 comme allégorie par excellence française (les fléaux de l'histoire: la défaite, occupation nazie, atrocités, débouchant sur la condition humaine et la morale) situe *La Peste* hors de notre propos, limité à l'algérianité de Camus.

<sup>38</sup> A. Camus, *La Peste*, Gallimard, Paris, 1947, Le Livre de Poche, p. 5.

<sup>39</sup> M. Feraoun, *Le Fils du pauvre*, Le Puy, *Cahiers du Nouvel Humanisme* 1950. Réédit. Le Seuil, Paris 1954, roman. Grand prix littéraire de la ville d'Alger 1950. Traduction polonaise: Jerzy Pański, *Syn biedaka*, Warszawa, 1972.

<sup>40</sup> M. Feraoun, *Lettres à ses amis*, Le Seuil, Paris 1969, p. 203.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 204.

## L'ÉTÉ

Au début du printemps 1954, la première année de la révolution algérienne, Camus publie *L'Été*, le dernier recueil de ses essais lyriques. L'auteur, dans la *prière* d'insérer au dos de l'ouvrage, définissait ces textes comme *solaires* et les comparait à ceux de *Noces*.

La fascination de Camus par la lumière d'Algérie, si spontanée et charnelle qu'elle soit, n'en trouve pas moins un fondement philosophique.

## CAMUS LE MÉDITERRANÉEN

Dans *L'Énigme*, le sixième parmi les huit essais lyriques de *L'Été*, dont la rédaction s'échelonne de 1939 à 1953, Camus se livre à une réflexion sur sa nature/identité/personnalité d'écrivain et le caractère de son oeuvre, toujours en gestation. Si les racines historiques de Camus pied-noir ne dépassent pas trois générations, son ancrage intellectuel/culturel est très profond. L'auteur du *Mythe de Sisyphe*, qui avait eu son DES /Diplôme d'Études Supérieures à l'issue d'un ouvrage philosophique sur l'hellénisme et Saint-Augustin, se veut avant tout Méditerranéen, helléniste, qui prend le contrepied du latinisme de Louis Bertrand.

Dans un premier temps Camus se met à dissiper les malentendus autour de sa littérature dus à la méconnaissance de l'évolution intellectuelle et artistique de l'écrivain. À l'obstination des lecteurs et des critiques, prompts à prononcer des jugements arbitraires et immuables sans tenir compte des mutations et transgressions opérées d'une oeuvre à l'autre, Camus oppose une analyse pertinente de sa démarche. Impuissant, comme tout homme, de dire ce qu'il est, il définit son identité à travers la négation et la volonté de construire. En d'autres termes, il théorise pour dire ce qu'il n'est pas et ce qu'il voudrait être.

Camus se veut, dans la mesure du possible «un écrivain objectif» et il en donne la définition:

J'appelle objectif un auteur qui se propose des sujets sans jamais se prendre lui-même comme objet<sup>42</sup>.

L'auteur de *trois absurdes*: *L'Étranger*, *Le Mythe de Sisyphe* et *Caligula*, dénonce «la rage contemporaine de confondre l'écrivain avec son sujet» ce qui aboutit, dans le cas de Camus, à être perçu comme *prophète d'absurde* et à qualifier son oeuvre de *littérature désespérée*<sup>43</sup>. La riposte de Camus est claire et nette

L'absurde ne peut être considéré que comme une position de départ, même si son souvenir et son émotion accompagnent les démarches ultérieures<sup>44</sup>.

<sup>42</sup> *L'Énigme*, in: *L'Été*, p. 864.

<sup>43</sup> *Ibid.*, pp. 864-865.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 864.

Dans ses répliques essentiellement littéraires, Camus part de l'argument suivant:

Une littérature désespérée est une contradiction dans les termes<sup>45</sup>.

Dans *L'Été* Camus se met à réfuter les objections contre une *littérature désespérée* qui serait la sienne pour nombre de critiques. Ayant dépassé le stade de l'absurde Camus relève des contradictions dans les termes *nihilisme* et *désespoir*, qui, pour lui, n'existent pas à l'état pur, parce que Camus nie un nihilisme total, parce que même la négation du sens est un jugement de valeur. Des jugements de valeur peuvent être affirmés par parole (en littérature) et par action (dans la vie). Or déclarer que tout est non-sens, c'est exprimer quelque chose qui a du sens; de même que ne pas succomber à la tentation du suicide revient à reconnaître une valeur à la vie<sup>46</sup>.

Le désespoir, lui, n'est pas une matière littéraire, à proprement parler. Pour Camus

Le vrai désespoir est agonie, tombeau ou abîme<sup>47</sup>.

Camus, traumatisé par l'histoire de son temps, qui depuis la Première Guerre mondiale «n'a pas cessé d'être meurtre, injustice ou violence»<sup>48</sup> n'est pas optimiste par nature. Cependant, en 1950, au moment où l'écrivain s'interroge sur son identité d'homme et d'artiste, il constate de rester fidèle à la lumière de son pays qui lui a appris à aimer la vie jusque dans la souffrance.

Helleniste, se réclamant d'Eschyle, Camus, l'un des «fils indignes mais obstinément fidèles de la Grèce qui survivent encore dans ce siècle décharné» espère, à l'instar de son ancêtre lointain, rayonner et réchauffer, par delà le côté sombre qui est aussi le sien. L'énigme au centre de l'univers d'Eschyle se révèle être un sens éblouissant et par là difficile à déchiffrer. Et Camus d'évoquer la source de sa lumière, son inspiration profonde:

Au centre de notre oeuvre, fût-elle noire, rayonne un soleil inépuisable, le même qui crie aujourd'hui à travers la plaine et les collines<sup>49</sup>.

On s'en doute que Camus évoque ici le soleil d'Algérie, néanmoins le sens de la phrase reste un peu énigmatique. Le sens profond de cet essai ne se dégage que dans ses variantes; où Camus a eu enfin le mot de l'énigme:

Si loin que je vive maintenant de la terre où j'ai appris cela, elle est restée ma vraie patrie et sa lumière me nourrit jusque dans la ville d'ombres, où le sort me retient<sup>50</sup>.

Le *nous* généralisant du texte définitif est remplacé ici par le *je* personnel.

<sup>45</sup> Ibid., p. 865.

<sup>46</sup> Voir: *ibid.*, p. 865.

<sup>47</sup> Ibid.

<sup>48</sup> Ibid.

<sup>49</sup> Ibid.

<sup>50</sup> Voir *L'Été / L'Énigme*, Notes et variantes, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1828.

## ALLÉGORIE DE LA CAVERNE

Dans un deuxième temps, toujours dans le sillage des Grecs, Camus poursuit la réflexion sur lui-même; en tant que disciple de Platon, il se lance dans une paraphrase de l'allégorie de la caverne<sup>51</sup>.

Chaque artiste/écrivain, dont lui-même, évolue dans le monde des apparences, symbolisé par la caverne.

Paris est une admirable caverne, et ses hommes, voyant leurs propres ombres s'agiter sur la paroi du fond, les prennent pour la seule réalité<sup>52</sup>.

La réalité cependant est ailleurs; c'est une lumière dans le dos et il faut se retourner pour la regarder en face. Pour Camus, la tâche d'écrivain est de chercher à la nommer à travers les mots. La lumière est riche de signification: la source de son inspiration, l'imaginaire et le surmoi solaire, le soleil enfoui qui fonctionne en tant que moi profond de l'écrivain. *L'Été* marque ainsi une étape du pèlerinage aux sources, bien que l'essai suivant, *Retour à Tipasa*, soit un chant du retour impossible.

Camus restait sensible à l'appel des origines jusqu'à la mort et par delà la mort avec *Le premier homme*.

Pendant un séjour à Alger en février 1955, Camus, chaleureusement accueilli par ses amis, réalisa, une fois de plus, la différence entre la qualité d'être là et ailleurs. L'image de la caverne lui est revenue. A Alger il avait l'impression d'être un homme tandis qu'à Paris il était une ombre.

Avec *L'Été* s'achève dans l'oeuvre de Camus une littérature/écriture d'inspiration algérienne directe: l'imaginaire méditerranéen s'effrite/s'estompe, l'Algérie charnelle semble répudiée et vouée au silence. Après le 1<sup>er</sup> novembre 1954, c'est Algérie en guerre qui deviendra la préoccupation majeure du Camus-journaliste.

Jusqu'à cette date, le courant algérien dans l'oeuvre de Camus: essais lyriques *L'Envers et l'Endroit*, *Noces*, *L'Été* et ses deux romans: *L'Étranger* et *La Peste* témoignaient de la réalité humaine vécue par un écrivain français d'Algérie. Remarquons toutefois que Camus n'a jamais banni l'Algérie ni de sa pensée ni de son coeur. Depuis 1954 on observe une autre dimension/orientation de la littérature camusienne, plus intériorisée et variée quant aux thèmes, techniques, et modes d'écriture. Les jeux ne sont plus faits sous le mode de séparation des deux parties algériennes mais il y aura une tension et un échange entre le Français et l'Arabe, devenu incontournable, les liens seront noués, l'auteur y fera une distribution nouvelle.

Dans la suite de cette étude nous chercherons à rendre compte des aspects algériens des oeuvres d'Albert Camus rédigées pendant la guerre d'Algérie: *La Chute* (1956) et *L'Exil et le Royaume* (mars 1957) dont *La Femme adultère* et *L'Hôte*.

<sup>51</sup> Allégorie de la caverne (Platon, *République*, VII, 1-2), in: A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris 1968, p. 132: «Comparaison de l'âme humaine dans son état actuel, c'est-à-dire unie au corps, à un prisonnier enchané dans une caverne, le dos tourné à la lumière, et ne voyant pas les choses réelles, mais seulement les ombres que projettent sur le fond du souterrain divers objets mobiles éclairés par un foyer».

<sup>52</sup> *L'Énigme*, op. cit., p. 866.

## II. LA PHILOSOPHIE POLITIQUE DE CAMUS FACE À L'ALGÉRIE CAMUS ET L'INDÉPENDANCE ALGÉRIENNE

Comme c'est le cas pour l'oeuvre de fiction, les témoignages de l'activité politique de Camus se trouvent en Algérie même et en France, conditionnés par son itinéraire de l'homme et de l'écrivain à cheval entre deux patries et deux pôles de sa personnalité.

Les prises de position politiques de Camus ont été consignées en premier lieu à Alger, dans ses essais et le théâtre politique au milieu des années trente, pendant son activité au sein du parti communiste (1935-1937) dans *Le Théâtre du Travail* et à la Maison de la Culture, ensuite, dans ses articles d'«Alger républicain» (1937-1939). Après son installation à Paris en 1940, Camus, redevenu journaliste, s'engage dans le discours/débat politique en tant qu'éditorialiste de «Combat» (1944-1948), de «L'Express» (1955-1957) et pendant la guerre d'Algérie.

Les projets de l'union franco-algérienne, en définitive au niveau de l'État, constituent l'essentiel de l'activité politique de Camus, le fond de son idéologie, développé dans ses écrits de journaliste. En ligne générale, l'Arabe, le grand absent de la littérature de fiction, se trouve au centre de ses préoccupations politiques. Camus milite à sa manière, par la plume pour rendre la population musulmane égale à la communauté européenne et pour la faire entrer de plein droit dans la fédération. Cependant la politique de la France, et aussi la sienne, se trouvent en retard sur la réalité et le cours précipité de l'Histoire, qui vise la décolonisation. Le nationalisme montant s'organisera après la Seconde Guerre mondiale autour de l'idée-force incontournable: l'indépendance. Camus, pris entre les siens (Européens d'Algérie) et les autres (Arabes), se laissera dépasser par les événements et n'arrivera pas à trancher; pratiquement, toute son oeuvre et ses prises de position le situent en porte-à-faux, entre deux causes contradictoires, entre *oui et non*. Dans cette situation invivable, Camus entreprend un travail acharné, un travail de Sisyphe, pour sortir du cercle vicieux. Dans cette perspective, on peut voir l'oeuvre de Camus comme une tentative d'«*imaginer Sisyphe heureux*».

La philosophie politique de Camus face à l'Algérie se développe en quatre étapes:

- 1) engagement au sein du parti communiste à Alger (1935-1937),
- 2) articles d'«Alger-Républicain» (1937-1939),
- 3) articles dans la presse parisienne en 1945 («Combat»),
- 4) après 1954 («L'Express»).

### ENGAGEMENT COMMUNISTE

Depuis la jeunesse, au milieu des années trente, durant son activité au sein du parti communiste (de 1935 à 1937), Camus se montre sensible au problème des «indigènes». En tant que membre (secret) du Parti, il penche du côté des messalistes, privilégiant la stratégie anticolonialiste contre la ligne officielle de l'Internationale



communiste commandée par Staline, préconisant/imposant la lutte antifasciste au détriment de la libération des pays coloniaux (directive de Lénine).

Camus, accusé de déviationnisme et de trotskisme (péché mortel), refuse de se renier. Un procès est entamé. Camus en subit toute la procédure, refuse de démissionner et accepte d'être exclu.

Dans son aventure communiste/premier engagement politique, on peut déceler les germes de sa pensée politique relative à l'Algérie que Camus envisageait fondée sur l'union franco-arabe, l'égalité des deux communautés, sur la justice. L'essentiel de son idéologie n'ayant pas évolué au fil des ans, Camus, devenu anticommuniste mais se situant à gauche non-communiste, en pleine guerre d'Algérie restait sur ses positions des années trente: adversaire de la violence, il préconisait pour le futur État algérien les réformes des années trente, entièrement dépassées dans le contexte de la révolution qui balayait tout sur son passage. Refusant d'épouser la cause de l'indépendance algérienne, il n'évoluait pas avec son temps et s'est laissé déborder par le tourbillon de l'Histoire. Aussi, dans l'Algérie indépendante, Albert Camus, est-il considéré comme un écrivain français, un étranger.

Le jeune Camus, au contraire, était en avance sur son époque. Anticolonialiste intransigeant, membre du parti communiste de 1935 à 1937, Camus était devenu «plus arabe que les Arabes». La cause des «indigènes», qui passait pour Camus avant celle de l'antifascisme stalinien, l'opposa entre autres à Amar Ouzgane, Arabe de souche, chef du parti communiste algérien qui pliait aux exigences de Moscou, et lui a valu son fameux procès au sein du Parti terminé par l'exclusion.

Les démêlées de Camus avec le Parti dont il fut membre secret à la section d'Alger (cellule des intellectuels, Plateau-Saulière), sont rapportées minutieusement et largement documentées par ses deux biographes dont les ouvrages remarquables font référence: Herbert R. Lottman<sup>53</sup> et Olivier Todd<sup>54</sup>. À l'issue de leurs recherches, on peut constater que l'engagement communiste de Camus n'était pas une parenthèse ou une erreur de jeunesse de l'écrivain, bien au contraire.

L'activité du jeune Camus (il adhéra au parti à l'âge de 23 ans), plus d'ordre artistique qu'idéologique, a néanmoins abouti à une prise de conscience relative aux particularités de l'Algérie coloniale et aux modalités des transformations qui s'imposaient. Tout au long de son engagement, Camus fait preuve d'une incontestable lucidité, qui lui a permis de comprendre le caractère totalitaire du communisme stalinien. Cette expérience de jeunesse met en cause le communisme en tant que tel, Camus le perçoit comme dictature d'un seul (Staline) sur les masses/le prolétariat et non inverse.

Albert Camus, quant à lui, se révèle un anticolonialiste à sa manière. Ses rapports avec les nationalistes/messalistes font éclore les germes d'une pensée politique particulière préconisant l'union franco-arabe sur un pied d'égalité, plateforme pour fon-

<sup>53</sup> H. R. Lottman, *Albert Camus*, Le Seuil, Paris 1978.

<sup>54</sup> O. Todd, *Albert Camus, une vie*, Gallimard, Paris 1996.

der un État algérien dans le cadre de la fédération avec la France. Ce principe d'émancipation pour l'Algérie, repris au plus fort de la guerre de libération (1954-1962), ne pouvait que se solder par un échec. Néanmoins la politique camusienne de l'émancipation et de la décolonisation de l'Algérie, conçue dans les années trente ne permet pas de le releguer parmi les colonialistes purs et durs.

La période où Camus appartient au parti communiste dura de l'automne 1935 à novembre 1937. A l'époque où Camus adhéra au Parti, les communistes, en encourageant le nationalisme algérien, contribuaient au développement des organisations progressistes parmi les musulmans non seulement en Afrique du Nord mais encore en France métropolitaine. Camus est devenu communiste pour rester proche des gens auxquels il s'identifiait, la classe ouvrière d'Alger, dont les communistes avaient annexé la cause. Le parti communiste concentrait son attention sur les musulmans, la vaste majorité de la population de l'Algérie; ils étaient le vrai prolétariat. La moitié de l'activité de Camus au sein du Parti était la tâche du recrutement dans le milieu musulman.

Bien que membre secret, et sans importance dans les structures du Parti, Camus était sans doute le communiste le plus actif et le plus connu dans la vie politique et culturelle d'Alger. Son travail proprement destiné au Parti, les réunions de sa cellule et les tâches effectuées sur l'ordre de ses supérieurs immédiats, n'eut jamais la même portée que son activité publique.

Les activités publiques de Camus se déroulaient dans les organisations communistes à peine déguisées: Le Théâtre du Travail, création du Front populaire, parfaitement acceptable par la hiérarchie du Parti, le Collège du Travail, sorte de «université populaire», destinée aux adultes et patronné par les syndicats de gauche; la Maison de la Culture.

Les représentations du Théâtre du Travail, par Camus et ses amis réalisent une forme d'action politique ayant pour but «d'approfondir la communion» avec les masses (musulmanes). Leur première pièce serait une adaptation par Camus du *Temps du mépris* d'André Malraux. Une seconde production politiquement engagée était la rédaction collective d'une pièce politique: *Révolte dans les Asturies*<sup>55</sup>. Le sujet porte sur la révolte des mineurs en Espagne, en 1934, leur proclamation d'une République des ouvriers et des paysans et leur reddition devant la contre-attaque du gouvernement espagnol avec les troupes de la Légion étrangère, suivie d'une impitoyable répression. La pièce sera interdite mais presque aussitôt publiée en semi-clandestinité par Edmond Charlot, dont la maison d'édition avec sa collection Méditerranéennes, ouverte aux écrivains de l'Ecole d'Alger, devait émigrer vers Paris, pour y être dirigée par Jean Amrouche.

Camus fait fonction de secrétaire général de La Maison de la Culture qui coiffe Le Théâtre du Travail. La mission consiste à porter la culture aux masses, faire d'Alger la capitale intellectuelle du monde méditerranéen.

<sup>55</sup> *Révolte dans les Asturies*, in: A. Camus, *Théâtre, récits, nouvelles*, Gallimard, Paris 1962, pp. 401-438.

Dans le cadre de la conférence inaugurale faite à la Maison de la Culture, Camus s'interroge sur les possibilités d'une culture méditerranéenne<sup>56</sup>. Il rejette la mystique de la latinité; pour lui la Méditerranée n'est pas le champ clos de la Rome impériale, c'est à travers l'Espagne que s'affirme le lien entre l'Europe méditerranéenne et l'Afrique du Nord. En tant que guide culturel, il ne se sent ni entièrement français, ni uniquement algérien. La Maison se consacrera au développement de l'esprit méditerranéen, organisera des manifestations sur les étapes de la civilisation méditerranéenne, etc.

Les membres de La Maison de la Culture défendent le projet Blum-Violette, qui accordait des droits politiques à deux cent mille électeurs musulmans. Maurice Violette, gouverneur de l'Algérie, voulait accorder la citoyenneté française à l'élite musulmane. En 1931 il a publié sa fameuse interrogation: *L'Algérie vivra-t-elle?* Il voyait la seule chance de survie pour l'Algérie française dans la promotion et l'intégration de l'élite musulmane à la nation française. Sous la pression des hommes politiques le projet s'évapore, mais Camus le défend même en pleine guerre d'Algérie, quand la politique d'intégration s'avère entièrement dépassée.

La politique d'assimilation et d'intégration se soldera par un échec pendant la guerre de libération. Cependant, à ses débuts, elle a été illustrée par des cas particuliers dont le plus brillant fut celui de Jean Amrouche.

Camus, sans jamais évoquer l'indépendance mais insistant sur les droits civiques et sociaux, ne cède pas sur le soutien dû aux «indigènes», ce qui, souligne-t-il, fut la juste ligne du Parti. Sa ligne est anticolonialiste. Dans le *Manifeste des intellectuels d'Algérie en faveur du projet Violette*<sup>57</sup>, il prône la culture inséparable de la dignité. Sur le plan légal, il s'agit de hisser les «indigènes» au niveau des Européens d'Algérie.

Après la rupture avec le Parti, Camus n'est pas traumatisé, car il n'a pas le sentiment de trahir une classe. Il reste fidèle aux ouvriers de Belcourt, européens ou «indigènes», mais le théâtre à message politique n'est pas son affaire. Il s'est libéré par la littérature d'un autre genre: quelques mois avant son exclusion-démission Camus a publié son premier livre, *L'Envers et l'Endroit*, matrice de toute son oeuvre.

#### «ALGER-RÉPUBLICAIN»

En 1937 Camus devient journaliste à «Alger-Républicain» que dirige Pascal Pia (Camus lui dédia *Le Mythe de Sisyphe*). Il occupera successivement toutes les fonctions, depuis la rédaction des faits divers jusqu'à l'éditorial, en passant par la rubrique des assemblées et la chronique littéraire. Il s'attache particulièrement à faire la lumière sur les grands procès politiques algériens.

<sup>56</sup> A. Camus, *Essais, La culture indigène. La nouvelle culture méditerranéenne*, Gallimard et Calmann-Lévy, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1965, pp. 1321-1327.

<sup>57</sup> *Jeune Méditerranée*, bulletin mensuel de La Maison de Culture d'Alger, n° 2, mai 1937, in: A. Camus, *Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris 1965, pp. 1328-1329.

«Alger-Républicain» venait d'être fondé par des Français de gauche et les Algériens en mal de vérité, las des mensonges de «L'Echo d'Alger» et de «La Dépêche Algérienne». Le journal défendait alors la politique d'assimilation, rejetée par les colons.

Camus, dans des articles et reportages bien écrits, dénonce des scandales et défend des innocents contre tel ou tel représentant de l'autorité locale. À la veille de la seconde guerre mondiale, en 1939, il écrit un reportage sur la misère en Kabylie qu'il reproduira vingt ans plus tard dans *Actuelles III*. Cependant les critiques de Camus contre la politique du Gouvernement général ne mettent jamais en cause le principe de la souveraineté française.

Ahmed Taleb Ibrahimi présente dans sa conférence *Albert Camus vu par un Algérien*<sup>58</sup> ses prises de position depuis l'époque d'«Alger-Républicain», en parallèle avec celles de quelques écrivains français qui dénonçaient certains aspects du système colonial dont Gide, Malraux, Jean Guehenno, Montherlant. Ce dernier écrivait en 1935 dans «Service inutile»

En Afrique du Nord, je vis (la violence) exercée par le fort, l'Européen, contre le faible, l'indigène: je crois que cela m'a dégoûté de la violence pour la vie et je commençai d'aimer les vaincus<sup>59</sup>.

À propos de Camus, (à la lumière de ses articles d'«Alger-Républicain»), Ibrahimi constate que:

s'il défend une certaine conception de la justice sociale, dans un système qui ne remet pas en cause la situation des Européens d'Algérie, il sera beaucoup plus réservé en 1945 devant les revendications politiques en faveur d'une République algérienne et il sera franchement hostile après 1954 lorsqu'il s'agira de l'indépendance de l'Algérie<sup>60</sup>.

En 1939, Camus, journaliste, utilisait le pseudonyme Jean Mersault (la contraction de *mer* et *soleil*) dans «Soir-Républicain» qui avait succédé à «Alger-Républicain» à cause des exigences de la censure instituée après la déclaration de guerre. Après la disparition de ce deuxième quotidien, Camus, qui n'avait pas été accepté dans l'armée à cause de sa maladie, pour échapper à la répression qui le menace, quitte Alger en mars 1940.

À la suite de l'invasion de la France par l'armée allemande, Camus se replie à Lyon, mais dès le début de 1941, il revient à Oran. Là, ayant ressenti une nouvelle attaque de la tuberculose il est obligé de rentrer en France pour se soigner. Après le débarquement des alliés en Afrique du Nord, en novembre 1942, il se sépare de sa famille restée à Oran et de l'Algérie, où il ne fera plus que de brèves visites.

En France, Camus participe à la résistance, il est délégué à Paris par le mouvement «Combat». Il entre alors comme lecteur chez Gallimard et il ne quittera pas ce poste jusqu'à sa mort.

<sup>58</sup> Déjà citée.

<sup>59</sup> A.T. Ibrahimi, op. cit., p. 166.

<sup>60</sup> Ibid., p. 167.

## APRÈS LA LIBÉRATION DE PARIS

Dès la libération de Paris, Camus est désigné comme rédacteur en chef du journal «Combat». En 1944, évoquant les combats pour la libération de Paris, il écrit dans l'article *Le sang de la liberté*:

une fois de plus, la justice doit s'acheter avec le sang des hommes<sup>61</sup>.

Cette phrase «la justice doit s'acheter avec le sang des hommes» c'est exactement le contraire de ce qu'il dira dans *Actuelles III*. Un contexte historique et politique différent: cette fois il ne s'agira pas de la libération de Paris mais de la libération de l'Algérie.

Le lendemain, le 25 août 1944, il écrit avec non moins de lyrisme:

Dans la plus belle et la plus chaude des nuits d'août, le ciel de Paris mêle aux étoiles de toujours, les balles traçantes, la fumée des incendies et les fusées multicolores de la joie populaire. (...) cette nuit vaut bien un monde, c'est la nuit de la vérité. (...) Elle est partout dans cette nuit où peuple et canon grondent en même temps. (...) Oui, c'est bien la nuit de la vérité et de la seule qui soit valable, celle qui consent à lutter et à vaincre<sup>62</sup>.

Camus avait l'horreur de la violence et des options politiques très déterminées; l'exception faite dans son cas pour la Résistance et l'écriture de *La Peste*, symbole du nazisme. À propos de la question: «pourquoi refuser la violence et le meurtre, acceptés sous l'occupation nazie?», Camus confia en 1958, à sa secrétaire, Suzanne Agnely, avec honnêteté, si l'on peut dire:

Il est vrai que je n'ai pas été choqué par la résistance aux nazis, parce que j'étais français et que mon pays était occupé. Je devrais accepter la résistance algérienne aussi, mais je suis français...<sup>63</sup>

## PRISES DE POSITION APRÈS LE 8 MAI 1945

Après le 8 mai 1945, une manifestation des Algériens pour la liberté de leur pays qui a fait des milliers de victimes, Camus part en Algérie pour une enquête qui durera trois semaines. Une partie des articles publiés à cette occasion dans «Combat» figure dans *Actuelles III* sous le titre *Crise en Algérie*<sup>64</sup>. On voit bien que Camus est loin de ses prises de position catégoriques, dans un autre contexte bien sûr, à l'époque d'«Alger-Républicain».

Camus, à la recherche d'un juste milieu entre les deux communautés, écrit:

Devant les événements qui agitent aujourd'hui l'Afrique du Nord, il convient d'éviter deux attitudes extrêmes. L'une consisterait à présenter comme tragique une situation qui est seulement sérieuse. L'autre reviendrait à ignorer les graves difficultés où se débat aujourd'hui l'Algérie<sup>65</sup>.

<sup>61</sup> Voir: A. Camus, *Essais*, «Combat», 24 août 1944, p. 255.

<sup>62</sup> Op. cit., *La nuit de la vérité*, «Combat», 25 août 1944, pp. 256-257.

<sup>63</sup> Cité par H. R. Lottman, op. cit., p. 633.

<sup>64</sup> In: A. Camus, *Essais*, Gallimard, Pléiade, Paris 1965, pp. 941-959.

<sup>65</sup> Ibid., p. 941.

Face à la crise économique<sup>66</sup> et politique<sup>67</sup> Camus dénonce l'injustice qui commande la distribution des blés, due à l'inégalité des droits.

Enfin, et c'est le point le plus douloureux, dans toute l'Algérie la ration distribuée à l'indigène est inférieure à celle qui est consentie à l'Européen<sup>68</sup>.

Camus regrette l'abandon de la politique d'assimilation proposée par le projet Blum-Violette en 1936, qui a échoué à cause de l'hostilité des grands colons. Il appelle à la reconquête de l'Algérie par la France à travers la justice et demande au gouvernement français de confirmer «son désir d'exporter en Algérie le régime démocratique dont jouissent les Français»<sup>69</sup>.

Par la même occasion, Camus manifeste sa grande estime pour le peuple arabe:

Sur le plan politique, je voudrais rappeler aussi que le peuple arabe existe. Je veux dire par là qu'il n'est pas cette foule anonyme et misérable, où l'Occidental ne voit rien à respecter ni à défendre. Il s'agit au contraire d'un peuple de grandes traditions et dont les vertus, pour peu qu'on veuille l'approcher sans préjugés, sont parmi les premières.

Ce peuple n'est pas inférieur, sinon par la condition de vie où il se trouve, et nous avons des leçons à prendre chez lui, dans la mesure même où il peut en prendre chez nous<sup>70</sup>.

#### APRÈS LE 1<sup>ER</sup> NOVEMBRE 1954

Au milieu de 1955, Camus revient au journalisme et l'«Express» lui ouvre ses colonnes. Dans un article intitulé *Terrorisme et répression*, le 9 juillet, il met en lumière les causes de la révolte qui en réalité est une révolution à ses débuts.

Le dernier espoir, avant la flambée, a été le statut de l'Algérie, enfin voté par les Chambres. Mais ... l'application du statut fut sabotée et les élections de 1948 systématiquement truquées. De ces élections falsifiées est sortie, non pas l'Algérie du statut mais l'Algérie du meurtre et de la répression. À cette date, en effet, le peuple arabe a retiré sa confiance à la France<sup>71</sup>.

En Algérie, comme ailleurs, le terrorisme s'explique par l'absence d'espoir<sup>72</sup>. (...) Le silence, la misère, l'absence d'avenir et d'espoir, le sentiment aigu d'une humiliation particulière au moment où les autres peuples prenaient la parole, tout a contribué à faire peser sur les masses algériennes une sorte de nuit désespérée ...<sup>73</sup>

L'ALGÉRIE N'EST PAS LA FRANCE – Albert Camus

#### L'APPEL POUR LA TRÊVE CIVILE: 22 JANVIER 1956

Dans la gauche algérienne deux groupuscules travaillent: des catholiques et des communistes, indépendantistes résolus, militent aussi avec des intellectuels. Partout, on attend une prise de position de Camus, le plus célèbre écrivain d'Algérie.

<sup>66</sup> Voir: *La famine en Algérie*, op. cit., pp. 944-946.

<sup>67</sup> Voir: *Le malaise politique*, pp. 950-953.

<sup>68</sup> Article *Des bateaux et de la justice*, op. cit., p. 948.

<sup>69</sup> Op. cit., *Conclusion*, p. 959.

<sup>70</sup> Op. cit., p. 942.

<sup>71</sup> A. Camus, op. cit., *Chroniques algériennes*, Textes complémentaires, p. 1868.

<sup>72</sup> Ibid., p. 1867.

<sup>73</sup> Ibid., p. 1868.

En 1956, la plupart des amis de Camus: Jean de Maisonseul, Charles Poncet, Louis Miquel, font partie du groupe des «libéraux», qui maintiennent des contacts avec les milieux musulmans. Les «libéraux» français réclament unanimement la suppression du statut colonial, l'élimination des «gros colons» opposés à toute évolution, et une «table ronde» des divers courants algériens.

Camus, en arrivant à Alger en janvier 1956, a derrière lui une riposte à Edgar Faure, nouveau président du Conseil qui déclare à la radio le 25 septembre 1955:

Tout l'honneur de la France comme sa mission humaine, tout nous impose absolument, sans équivoque et sans réticence, de garder l'Algérie à la France et dans la France<sup>74</sup>.

Et Camus, éditorialiste de «L'Express», de répliquer dans l'article intitulé *L'absente*:

*L'Algérie n'est pas la France*<sup>75</sup>, elle n'est même pas l'Algérie, elle est cette terre ignorée, perdue au loin, avec ses indigènes incompréhensibles, ses soldats gênants et ses Français exotiques dans un brouillard de sang<sup>76</sup>.

Camus tente de se situer non au-dessus de la mêlée, mais avec toutes les parties prenantes, Français d'Algérie et Algériens de souche, qu'il appelle toujours «les Arabes». Il veut se battre pour une trêve; il publie, dans «L'Express» du 10 janvier 1956, *Trêve pour les civils*<sup>77</sup> qui s'adresse aux Français d'Algérie et aux militants du FLN<sup>78</sup>. En même temps il annonce son intervention à une manifestation du *groupe* à côté des représentants des autres tendances ou confessions.

«L'Express» et les articles de Jean Daniel expriment l'idée que, peu avant l'indépendance du Maroc et de la Tunisie, celle de l'Algérie paraît inéluctable.

Le climat politique et militaire en Algérie pourrit. Camus, arrivé à Alger en janvier 1956, se rend compte que l'opinion publique est contre l'idée de la trêve. Un instituteur algérien s'en prend à Camus:

– Votre trêve civile, on s'en fout. Ce qu'il nous faut, c'est l'*indépendance immédiate, absolue et sans conditions*<sup>79</sup>.

Camus définit un objectif limité: pendant la trêve les belligérants s'engageraient à respecter les civils, les prisonniers, tous ceux qui ne sont pas armés. Il insiste sur le dialogue nécessaire entre toutes les familles religieuses et politiques «européennes et arabes». Malgré les remontrances de Poncet, Camus dit – et écrit: «les Français», «les Arabes» – pas «les Algériens». Des musulmans précisent qu'il ne s'agit pas de condamner la lutte actuelle du peuple algérien, mais d'humaniser la guerre. Certains voudraient reconnaître le FLN comme combattant et non uniquement comme assassin.

<sup>74</sup> Cité par O. Todd in: *Albert Camus, une vie*, Gallimard, Paris 1996, p. 616.

<sup>75</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>76</sup> A. Camus, *L'Absente*, in: *Actuelles III, L'Algérie déchirée*, Pléiade, p. 969.

<sup>77</sup> Ibid., pp. 983-985.

<sup>78</sup> Front de Libération Nationale.

<sup>79</sup> C'est nous qui soulignons. Cité par O. Todd, op.cit., p. 624, d'après la correspondance avec André Rosfelder, 1994-1995.

Camus posera le problème fondamental pour lui: forcer le gouvernement français et le FLN à éviter les victimes civiles. Lui-même accepte de parler à des sympathisants musulmans du FLN, pas à des militants européens du FLN.

Le 22 janvier 1956, au Cercle du Progrès, place du Gouvernement, au coeur d'Alger, Albert Camus a lancé son appel pour la trêve civile. C'était sa dernière intervention, avant de se taire sur l'affaire algérienne. Au cours de cette manifestation du Comité pour la trêve civile, animée par un groupe de libéraux français, présidée par Emmanuel Roblès, Camus lut son texte en présence des leaders musulmans: Ferhat Abbas, Ahmed Francis, Tewfik el Madani. Il déclarait être là non pour diviser mais pour réunir. L'homme et l'écrivain qui depuis vingt ans veut la concorde des «deux peuples» d'Algérie, Camus s'adresse aux deux camps. Son «appel se situe en dehors de toute politique»<sup>80</sup>.

L'atmosphère dans la salle était houleuse. Les hurlements poussés à l'extérieur incitèrent les organisateurs à accélérer le débat auquel prirent part quelques personnalités libérales et musulmanes. Dehors, une poignée de manifestants souhaitent que Camus se rallie à l'Algérie indépendante, à l'Algérie algérienne. Les participants se dispersent sous les huées et les menaces de mort. Le lendemain, «La Dépêche» et «L'Echo d'Alger» attaquèrent violemment Camus et ses amis. En revanche, Edmond Brua lui consacra un article favorable dans «le Journal d'Alger».

Les interlocuteurs de Camus dans l'affaire de la trêve, sont très proches de la direction du FLN. Pour un petit groupe de chrétiens et de communistes qui ont choisi le camp du FLN Camus est maintenant un «salaud» qui tente de relancer la troisième force.

Rentré à Paris, Camus publie son dernier éditorial dans «L'Express» – *Un pas en avant* où il confirme sa foi en la possibilité d'une association libre entre Français et Arabes en Algérie. Selon Jean Grenier, Camus affirme que les Arabes «ont de folles exigences: une nation algérienne indépendante; les Français sont considérés comme étrangers, à moins qu'ils ne se convertissent»<sup>81</sup>.

Le 8 février Camus démissionne de «L'Express», car il se sent en désaccord avec les articles du directeur, Jean-Jacques Servan-Schreiber sur l'Algérie. Il choisit de se taire publiquement à propos de l'Algérie «afin de n'ajouter ni à son malheur ni aux bêtises qu'on écrit à son propos»<sup>82</sup>.

A la différence de nombreux collaborateurs de «L'Express», Mauriac et Daniel en tête, il ne parvient pas à accepter affectivement ou intellectuellement l'idée d'une indépendance de l'Algérie: pour lui, elle ferait des petits Blancs (sa mère, son oncle, son frère, de toute sa belle-famille) des étrangers ou des citoyens à demi-part sur une terre qui est aussi la leur.

<sup>80</sup> A. Camus, op. cit., *Appel pour une trêve civile en Algérie*, Conférence prononcée à Alger, le 22 janvier 1956, pp. 989-999.

<sup>81</sup> Rapporté par O. Todd, op. cit., pp. 630-631.

<sup>82</sup> J. Daniel, *Camus*, Hachette. Cité par O. Todd, op. cit., p. 633.



Dans l'opinion publique Camus est un traître:

- 1) pour les pieds-noirs et la droite (il ne chante pas l'Algérie française)
- 2) pour la gauche métropolitaine (il ne prend pas parti pour le FLN).

À Paris Camus fait quelques démarches pour convaincre le gouvernement du caractère non utopique de sa trêve; en vain; l'affaire de la trêve se délite.

Sur le terrain international, les pères fondateurs du Mouvement des non-alignés, le colonel Nasser, Jawaharlal Nehru et le maréchal Tito, rassemblés sur l'île de Brioni en 1956 manifestent leur «sympathie pour le désir de liberté du peuple algérien», mais évoquent les «éléments d'origine européenne», et refusent de recevoir une délégation du FLN. En Algérie même, le contre-terrorisme des Européens se greffe sur le terrorisme du FLN.

Pas de trêve civile ou militaire à l'horizon. Quelques milliers de Français en France pensent à une Algérie indépendante. La gauche reproche à Camus, s'indignant de la répression en Hongrie, de ne pas protester assez contre l'emploi de la torture en Algérie. Camus refuse de signer certaines pétitions, à sens unique pour lui.

L'année 1957 (celle du Prix Nobel) est d'abord terrible pour Camus, obsédé par le problème algérien, isolé dans toutes ses familles, barricadé en lui-même. «La guerre d'Algérie», appelée maintenant par son vrai nom, change de nature. L'armée française quadrille le pays. Les nationalistes ont lancé une campagne de terrorisme urbain. Le commandement du FLN a quitté Alger après l'assassinat d'un responsable, Larbi Ben M'hidi, exécuté sans jugement après son arrestation, et s'installe à Tunis. Le nouveau Comité national de la révolution algérienne (CNRA), convoqué au Caire, fait entrer dans son comité exécutif Ferhat Abbas, le modéré, passe à la révolution.

Le FLN durcit ses positions. L'ALN se renforce aux frontières et en Tunisie. La population musulmane commence à haïr les Français. Les récits de torture inquiètent l'opinion métropolitaine désorientée.

La guerre d'Algérie se prolonge sur la rive gauche et devient le grand débat. Dans les milieux influencés par «L'Express» ou «France-Observateur», on se rallie lentement au Front. Francis Jeanson, homme révolté contre le colonialisme, montera un réseau d'aide au FLN en France, dit «des porteurs de valises». (Francis Jeanson, rappelons-le, est cet homme qui, en 1952, après la parution de *L'Homme révolté*, s'est engagé dans la fameuse polémique Sartre – Camus dans *Les Temps modernes*, terminée par la rupture des deux écrivains.) Même Aron se montre favorable – comme Sartre, mais pour des raisons différentes – à l'indépendance algérienne. Aron publie un opuscule rigoureux, *La Tragédie algérienne*: prévoyant un destin d'exilés pour les pieds-noirs, il démontre que l'intégration est impossible et que l'indépendance est inévitable. Aron, comme Camus, pense que guerre civile, guérilla et répression sont atroces. Mais le mouvement nationaliste algérien n'a d'autre issue que de rassembler autour d'une idée-force: l'indépendance. Aron ne justifie jamais comme Sartre le terrorisme algérien. Camus accepterait un pan des thèses d'Aron si les Français pouvaient rester en Algérie mais il rejette l'hégémonie du FLN.

C'est l'ère où les paras écrasent les nationalistes d'Alger en torturant leurs prisonniers. Camus a refusé l'offre du Président du Conseil, Guy Mollet, de participer à une commission de sauvegarde des libertés, pour examiner le problème de la torture en Algérie.

Attaqué de toutes parts pour ses silences (un M. Caracciolo, d'Angleterre) Camus précise ses positions qui n'évoluent pas. Il souhaite que l'on proclame la fin du statut colonial, qu'on réunisse une table ronde sans préalable, qu'on discute d'un statut d'autonomie «hélvétique»: il préserverait les libertés des deux peuples et s'inscrirait dans un cadre fédéral.

Français, écrit Camus, je ne puis m'engager dans les maquis arabes. Français d'Algérie (...) je ne puis approuver le terrorisme civil qui frappe d'ailleurs beaucoup plus les civils arabes que les français<sup>83</sup>.

Le même jour, répondant à une lettre de F. Lebrun, syndicaliste, Camus déclare:

J'ai dénoncé publiquement les méthodes de torture, qu'elles s'exercent à Budapest ou à Alger<sup>84</sup>.

En 1957, comme en 1956, Camus se nourrit d'une idée fixe et d'un sentiment charnel: la solution du problème algérien doit aussi passer par les Français d'Algérie maintenus sur la terre algérienne. Il se refuse à soutenir un des deux peuples d'Algérie, au détriment de la cause de l'autre.

Ayant fait vœu de silence public, Camus intervient sans arrêt, dans plus de cent cinquante affaires, en faveur des détenus parfois sans aucune inculpation, dans un camp d'hébergement du Sud algérien (véritable camp de concentration), à la prison Barberousse, etc. Malgré ses différends avec Jean Daniel, il reste en contact avec lui à propos des demandes de grâce. Une des dernières interventions de Camus sera un certificat adressé au président du tribunal permanent des forces armées d'Alger en faveur d'Ouzegane.

En France, partout on somme encore Camus de prendre parti politiquement. Dans «France-Observateur», on l'accuse de rester silencieux devant les horreurs de la répression en Algérie.

Parmi ses amis libéraux algérois rares sont ceux qui comprennent et soutiennent Camus. D'anciens copains algérois reprochent sans cesse à Camus de ne pas prendre parti pour cette indépendance algérienne soutenue tardivement par la gauche. Même ses camarades de la gauche prolétarienne sont, sur l'affaire algérienne, en désaccord avec lui.

À Alger, où Camus se retrouve en mars 1957, il revoit Roblès, s'entretient longuement avec Mouloud Feraoun, qu'il aime. Camus refuse toujours de négocier avec le FLN, pour ne pas lui reconnaître sa représentativité. Il se rallie à la politique du gouvernement en place (Félix Gaillard), au «fédéralisme personnel» du député Marc

<sup>83</sup> Lettre à Stephen Spender, 18 avril, 1957. Cité par O. Todd, op. cit., p. 677.

<sup>84</sup> O. Todd, op. cit.

Lauriol. La position de Camus est figée, ses amis y voient un irréalisme surprenant et arrivent à cette conclusion: *Camus ne sent plus l'Algérie*<sup>85</sup>.

En 1958, les événements en France bouleversent la situation en Algérie. De Gaulle a pris le pouvoir grâce à une sorte de coup d'État légalisé par la majorité de la classe politique. Le 13 mai à Alger, les Européens prennent d'assaut le gouvernement général et créent un comité de salut public. Certains croient ou feignent de croire à la «fraternisation» des «indigènes» et des «pieds-noirs». De Gaulle devient président du Conseil le 1<sup>er</sup> juin et se rend à Alger. Le 4 juin, sur le forum, devant les Français d'Algérie, de Gaulle lance son équivoque «Je vous ai compris».

Dans *Actuelles III, Chroniques algériennes 1939-1958*, publiées en 1958, Camus a exposé sa philosophie politique face à l'Algérie. Il y donne des raisons décevantes pour récuser l'idée de nation algérienne:

En ce qui concerne l'Algérie, l'indépendance nationale est une formule purement passionnelle. Il n'a jamais eu de nation algérienne<sup>86</sup>.

Dans *Algérie 1958* Camus examine la revendication arabe sous deux aspects: légitimité et illégitimité. Cette revendication a raison de dénoncer et de refuser:

- 1° le colonialisme et ses abus,
- 2° le mensonge répété de l'assimilation, toujours proposée, jamais réalisée,
- 3° l'injustice de la répartition agraire et de la distribution du revenu,
- 4° la souffrance psychologique: attitude souvent méprisante de beaucoup de Français, développement du complexe d'humiliation qui est au centre du drame.

Illégitime est pour Camus la revendication majeure, celle de l'indépendance<sup>87</sup>.

Pour Camus, l'éviction des Français d'Algérie serait le déchirement suprême. Il garde le silence à propos de l'Algérie et se croit persécuté. La gauche non communiste voit en lui un colonialiste parce qu'il rejette les thèses du FLN avec l'indépendance. Entouré de partisans du FLN chez Gallimard, il se confie à quelques-uns:

– Je suis suspect aux nationalistes des deux bords. J'ai le tort pour les uns de ne pas être assez (...) patriote. Pour les autres, je le suis trop. Je n'aime pas l'Algérie à la façon d'un militaire ou d'un colon, mais est-ce que je peux l'aimer autrement qu'en Français?<sup>88</sup>

Camus qui, dans le passé, à «Alger républicain» et au «Combat», a défendu les droits des musulmans, en 1958 reste sur une position qui contredit ce passé. Poncet juge que sur l'Algérie Camus pose un regard myope. Cependant il est vrai qu'il a toujours lutté pour que les musulmans cessent de vivre chez eux en étrangers.

Le 21 décembre 1958, de Gaulle est élu président de la République, par 78,5% des notables grands électeurs. De Gaulle est un héros providentiel pour la plupart des Français. Camus pense parfois que le Général sauvera peut-être le deuxième peuple d'Algérie, les petits Blancs.

<sup>85</sup> Rapporté par O. Todd, op. cit., p. 713.

<sup>86</sup> A. Camus, *Chroniques algériennes, Algérie 1958*, Pléiade, p. 1012.

<sup>87</sup> Ibid.

<sup>88</sup> Voir: O. Todd, op. cit., pp. 725-726.

\*

Les entretiens de Camus avec Jean Daniel, un de ses meilleurs interlocuteurs politiques, sont, selon ses amis, le plus fidèle compte rendu de la philosophie politique de Camus face à l'Algérie<sup>89</sup>.

1. Pour ne pas vivre en désaccord avec soi-même, Camus trouve inacceptable de se résigner aux méthodes du FLN pas plus qu'au sacrifice de sa communauté.

2. Camus nie l'existence de la «nation algérienne». La vision d'une nation algérienne occupée est utilisée par le FLN pour obtenir sa libération par tous les moyens et prendre sa revanche sur les non-musulmans. À Paris, parmi les enseignants, beaucoup pensent à l'indépendance et évoquent la nation algérienne.

3. Pour Camus, il existe, au contraire, *une patrie algérienne*, ce qui n'a rien à voir avec le concept de *nation*. L'Algérie est un territoire habité par deux peuples, l'un est musulman et l'autre ne l'est pas. (...) Les deux peuples d'Algérie ont un droit égal à la justice, un droit égal à conserver leur patrie<sup>90</sup>.

Albert Camus continue son balancement entre oui et non.

### III. L'ÉCRITURE DE CAMUS PENDANT LA GUERRE D'ALGÉRIE

La partie majeure de l'oeuvre de Camus d'inspiration algérienne porte un témoignage sur des rapports directs de l'écrivain avec sa patrie.

Dans les années cinquante, et plus particulièrement après le déclenchement de la guerre d'Algérie, Camus fait un bilan de son parcours d'homme et d'artiste. Avec la publication de *L'Été* en 1954, l'écrivain, à sa quarantième année, arrive à un tournant, une sorte de charnière de son travail et de sa vie. Le tournant est marqué bien sûr avec *La Chute*<sup>91</sup>.

#### LA CHUTE

Dans *La Chute* Camus se met en quête de son intérieur, explore son moi profond et en dégage un fonds d'idées et d'obsessions qui le harcèlent et que nous appellerions le syndrome de culpabilité.

La controverse et la rupture d'avec Sartre à propos de *L'Homme révolté*<sup>92</sup> a ébranlé l'univers intérieur – philosophique, littéraire et humain de Camus. Du fond de son accablement et de sa solitude, Camus entame une remise en cause de lui-même et

<sup>89</sup> J. Daniel, *Le Temps qui reste*, Paris, Stock 1973 (reprise des «Études méditerranéennes» n° 7). Rapporté par O. Todd, op. cit., p. 620.

<sup>90</sup> Ibid, pp. 620-621.

<sup>91</sup> Gallimard, Paris 1956.

<sup>92</sup> A. Camus, *L'Homme révolté*, Gallimard, Paris 1951.

des autres. Le besoin d'un bain purificateur débouchera sur une confession de Jean-Baptiste Clamence, ancien avocat de renom, devenu juge-pénitent, qui, dans un long monologue, clame sa culpabilité face au monde où tous sont coupables. Il s'accuse et assume sa responsabilité d'avoir péché par omission.

De quoi Clamence est-il coupable? La preuve de sa faute, pour ne pas dire crime, se trouve personnifiée dans un personnage de femme en détresse qui s'est jetée dans la Seine sans que l'homme de la loi et témoin caché fit le moindre geste pour l'en empêcher. Clamence, l'avocat spécialisé dans les *nobles causes*, harcelé par un rire diabolique récurrent, finit par s'exiler de Paris et échouer dans une autre ville des brumes, Amsterdam, dont le port seulement pourrait lui rappeler la ville-lumière de sa jeunesse.

Camus avait beau ne pas s'identifier avec Clamence et nier les résonances autobiographiques de *La Chute*; ceux qui le connaissaient croyaient le contraire. Le récit qui devait paraître sous le titre *Le Cri*<sup>93</sup>, s'identifie avec celui de la jeune femme que Clamence ne sauve pas, et c'est aussi le cri retenu de son épouse, Francine, dont la tentation de suicide<sup>94</sup> nous en dit long sur sa vie. Amis et intimes de Camus savent que l'épisode symbolique de la jeune femme se précipitant dans la Seine du pont des Arts correspond à Francine à Oran et à Paris en 1953.

Pour nous, qui suivons l'itinéraire algérien d'Albert Camus, la symbolique de la femme en train de se noyer renvoie à sa passion majeure – l'Algérie. *La Chute* paraît en mars 1956, après la fameuse affaire de la trêve civile dont l'échec a désespéré Camus et lui a fait choisir le silence à propos du conflit algérien. L'intransigeance de Camus face à l'indépendance algérienne était la dernière raison de couper littérairement les ponts avec Sartre. Celui-ci, au nom de la liberté et des colonisés refuse pour l'Algérie toute autre solution que l'indépendance. Considérant le colonialisme comme un système, Sartre met en garde contre la mystification néocolonialiste. La conclusion de Sartre est pour Camus atroce:

La seule chose que nous puissions et devrions tenter – mais c'est aujourd'hui essentiel – c'est de lutter [aux] côtés [du peuple algérien] pour délivrer à la fois les Algériens et les Français de la tyrannie coloniale<sup>95</sup>.

Sartre et la gauche non communiste traitent tous les Français d'Algérie en coupables et c'est la culpabilité qui est le thème majeur de *La Chute*. Ce thème est orchestré en grande partie par les voix féminines – les cris de femmes. L'image de la jeune parisienne qui se jette dans la Seine n'est pas sans évoquer le cri de détresse de la Mère-Algérie, qui en 1956 risque sérieusement de sombrer. Le refus de Camus de soutenir le FLN aggrave son cas de conscience, il se met en quête de la catharsis à travers et dans l'écriture – des oeuvres de création qu'il lui reste à écrire.

<sup>93</sup> Le titre *La Chute* pour le récit de Camus a été choisi par Roger Martin du Gard.

<sup>94</sup> Camus a confié un jour à Roger Quilliot à Paris: «*Ma femme a tenté de se suicider*». Voir O. Todd, *Camus, une vie*, p. 638.

<sup>95</sup> «Les Temps modernes», n° 123, mars-avril 1956. Cité par O. Todd, op. cit., p. 645.

Pour notre part, nous cherchons à ajouter à la crédibilité de notre propos, à travers les déclarations de Camus lui-même sur la source de son oeuvre. En 1957, le Prix Nobel 1957 disait à *Franc-Tireur*:

Je suis simplement reconnaissant au Comité Nobel d'avoir voulu distinguer un écrivain français d'Algérie. Je n'ai jamais rien écrit qui ne se rattache, de près ou de loin, à la terre où je suis né. C'est à elle, et à son malheur, que vont toutes mes pensées<sup>96</sup>.

### L'EXIL ET LE ROYAUME

De même que *La Chute*, *L'Exil et le Royaume* fait partie de cette nouvelle série d'oeuvres dont le plan date de 1952 environ. Dans ce recueil de six nouvelles, l'exil est conçu en tant que chemin du royaume, qui pour Camus «coïncide avec une certaine vie libre et nue que nous avons à retrouver, pour renaître enfin»<sup>97</sup>. Publié en 1957, *L'Exil et le Royaume*, évoquant l'Algérie en guerre, pourrait être considéré, dans une certaine mesure, comme un pendant littéraire des *Actuelles III, Chroniques algériennes*, exposition de la philosophie politique algérienne de Camus.

*La vie libre et nue*, rêvée par Camus, est celle des habitants des Hauts Plateaux du Sud algérien. Les deux ethnies algériennes y sont mises en oeuvre, sous un mode conflictuel latent ou sur le point d'exploser. C'est le cas de *La Femme adultère* et de *L'Hôte*.

### LA FEMME ADULTÈRE

L'héroïne de *La Femme adultère*, première nouvelle, mi-symbolique, subit amoureusement la tentation du désert jusqu'à commettre symboliquement bien que charnellement l'acte de l'adultère face au désert. Janine, la *femme adultère*, ne trompe pas son mari avec un autre homme, mais avec *les espaces de la nuit*<sup>98</sup>, auxquelles elle ouvre ses yeux et son corps.

Dans l'aspect symbolique, l'adultère de l'héroïne renvoie, en premier lieu, à une constante essentielle de Camus, l'amour de la nature en tant que règle de conduite et gage du salut, opposé à la soumission aux religions et aux morales. Deuxièmement, et dans un sens plus particulier, l'ouverture de *la femme adultère* aux espaces grandioses du désert, traduit, à notre sens, le désir profond de Camus lui-même de retourner à la nudité algérienne et à une vie humble, celle des Arabes et de la sienne d'autrefois.

<sup>96</sup> A. Camus, *Discours de Suède*, I, Commentaires, Édition de la Pléiade, Gallimard, 1965, p. 1892.

<sup>97</sup> Voir *Prière d'insérer* (1957), A.C., in: A. Camus, *Théâtre, récits, nouvelles, Pléiade*, Gallimard, Paris 1962, p. 2039.

<sup>98</sup> *La Femme adultère*, op. cit., p. 1574.

Cependant, le pèlerinage aux sources dont le temps fort sera *Le premier homme*, se trouve entravé par ceux desquels il aimerait s'approcher: les Arabes. A l'intersection de la symbolique et de la dimension réaliste de *La Femme adultère*, Camus restitue la réalité algérienne de l'instant, avec les Arabes qui sont loin d'aller à sa rencontre. Le premier texte des *Nouvelles de l'exil*, prévues dès 1952, s'intitulait *Laghouat. La Femme adultère*, et, remarquons en passant, que Laghouat, oasis du Sahara algérien, était un centre révolutionnaire de la première heure. La rencontre du couple français Marcel/Janine avec les Arabes de cette ville, évoquée par Camus, est parfaitement conforme à la réalité socio-historique algérienne des années cinquante. Malgré lui, Camus est ici, comme dans ses écrits politiques, en retard sur les possibilités de récupérer les Arabes.

Cependant il ne manquera pas de mettre en lumière leur arrogance:

De l'autre extrémité de la place venait un grand Arabe, maigre, vigoureux, couvert d'un bournous bleu ciel, ... les mains gantées... (...) Il avançait régulièrement dans leur direction, mais semblait regarder au delà de leur groupe, en dégantant avec lenteur l'une de ses mains. «Eh bien, dit Marcel en haussant les épaules, en voilà un qui se croit général». Oui, ils avaient tous ici cet air d'orgueil, mais celui-là, vraiment, exagérait. (...) Puis... l'Arabe arrivait sur eux, lorsque Marcel saisit, tout d'un coup, la poignée de la cantine, et la tira en arrière. L'autre passa sans paraître rien remarquer, et se dirigea du même pas vers les remparts. Janine regarda son mari, il avait son air déconfit. «Ils se croient tout permis, maintenant»<sup>99</sup>.

Ce «maintenant» a pour référent la guerre d'Algérie.

### L'HÔTE

Le conflit franco-algérien fomenté davantage dans *L'Hôte* qui était en projet depuis 1952 et dont la rédaction date, selon René Char qui en possédait le manuscrit, de la fin de 1954.

Trois personnages constituent la dramaturgie de cette nouvelle: Daru, instituteur d'une école perdue des Hauts Plateaux et un duo étrange: un gendarme à cheval conduisant par une corde fixée à sa selle un Arabe qu'il doit livrer à la justice. L'anecdote initiale a été retrouvée par Camus dans un fait divers des années 1934 ou 1935. Un syndicaliste musulman inculpé avait subi cet odieux traitement, qui a bouleversé l'opinion publique des milieux progressistes. *Le Secours Populaire* avait édité *des cartes de solidarité* avec l'image de l'homme lié au cavalier qui l'entraînait.

C'est sur cette image inhumaine que s'ouvre *L'Hôte*:

L'instituteur regardait les deux hommes monter vers lui. L'un était à cheval, l'autre à pied. (...) Ils peinaient, progressant lentement dans la neige, entre les pierres, sur l'immense étendue du haut plateau désert<sup>100</sup>.

<sup>99</sup> *La Femme adultère*, op. cit., p. 1568.

<sup>100</sup> A. Camus, *L'Hôte*, in: *Exil et le Royaume*, Gallimard, Pléiade, Paris 1962, p. 1611.

(...) Il reconnut dans le cavalier, Balducci, le vieux gendarme qu'il connaissait depuis longtemps. Balducci tenait au bout d'une corde un Arabe qui avançait derrière lui, les mains liées, le front baissé. (...) Ils approchaient. Balducci maintenait sa bête au pas pour ne pas blesser l'Arabe et le groupe avançait lentement<sup>101</sup>.

La symbolique de cette image est claire et nette; Camus y dénonce la condition de l'Arabe, prisonnier de surcroît, réduit sous l'administration coloniale à l'état d'une bête. La dénonciation des abus coloniaux dans son oeuvre de création allait de pair avec de nombreuses interventions de Camus en faveur des prisonniers, incarcérés souvent sans être jugés dans de vrais camps de concentrations dans le Sud du pays. En même temps, l'auteur de *L'Hôte* rend hommage à l'école française, l'institution qui, dans l'affaire coloniale, a sauvé l'honneur de la France, portant haut le drapeau tricolore. L'attachement de nombre d'écrivains algériens à la France était né à l'école, où tous étaient traités sur un pied d'égalité et avec les égards dus à la personne humaine<sup>102</sup>.

Camus a fait de Daru un instituteur, peut-être en souvenir de ses aspirations universitaires misant le professorat ou encore pour rendre hommage à un couple d'instituteurs du bled, premières victimes de la Toussaint 1954.

Daru est une figure exemplaire qui fait son métier comme une vocation. À l'époque où la famine sévissait en Algérie<sup>103</sup>, il distribue des vivres aux familles démunies.

Il avait d'ailleurs de quoi soutenir un siège, avec les sacs de blé qui encombraient la petite chambre et que l'administration lui laissait en réserve pour distribuer à ceux de ses élèves dont les familles avaient été victimes de la sécheresse. En réalité, le malheur les avait tous atteints puisque tous étaient pauvres<sup>104</sup>.

Impliqué dans l'affaire du prisonnier arabe, l'instituteur en donne la mesure de son humanisme. En dépit de son dégoût pour le prisonnier-assassin il l'accueille en *hôte*; lui délie les mains, lui offre la nourriture et le lit. Le sens aigu de l'honneur interdit à Daru de livrer son hôte, bien qu'en ceci il paraisse s'écarter de la loi en vigueur. Au prix de se désolidariser des siens dont Balducci qui part affligé, l'instituteur préfère rester fidèle à lui-même.

Le dénouement est fondé sur l'esprit de la liberté et des droits de l'homme, pour employer le langage universel de nos jours. À la croisée des chemins où ils sont parvenus ensemble, Daru, laissant partir son prisonnier, avec un paquet de ravitaillement et mille francs, lui donne la liberté de choisir. L'Arabe pourra emprunter le chemin de la liberté chez les nomades ou la route qui le conduira à la prison.

<sup>101</sup> Ibid., p. 1613.

<sup>102</sup> Mouloud Feraoun (1913-1962), l'auteur du *Fils du pauvre*, premier grand roman algérien, destiné à devenir berger dans sa Kabylie natale, a fait sa promotion par l'école. Il chante les louanges de L'École Normale de Bouzaréah/Alger, dont le règlement intérieur interdisait formellement toute attitude raciste et prônait un humanisme sans frontières.

<sup>103</sup> Voir A. Camus, *Actuelles III, Chroniques algériennes 1939-1958, La Famine en Algérie*, Pléiade, pp. 944-949.

<sup>104</sup> *L'Hôte*, p. 1612.



Sur le chemin du retour, Daru revint sur ses pas et

... le coeur serré, découvrit l'Arabe qui cheminait lentement sur la route de la prison<sup>105</sup>.

Rentré à l'école, Daru a trouvé sur le tableau noir l'inscription suivante:

Tu as livré notre frère. Tu paieras<sup>106</sup>.

La vengeance arabe qui pèse sur Daru, ajoute à l'ambiguïté du dénouement. Elle traduit l'attitude intransigeante des rebelles à la vue un peu simpliste, des terroristes purs et durs qui frappent à tort et à travers sans s'interroger sur le bien-fondé de leur action. Ils ont mal jugé Daru, ignorant sa générosité, incapables de reconnaître les valeurs dont il était porteur: liberté, égalité, honneur, respect d'autrui. Cependant, le prisonnier a compris le sens de la leçon de morale que l'instituteur lui avait donnée et il voulait le faire adhérer à sa cause. C'est en reconnaissance des principes mis en pratique par Daru que son hôte a pris la route de la police pour se constituer prisonnier. La satisfaction de Daru de la victoire n'est qu'éphémère, face à l'hostilité des autres, il ne tardera pas à se décourager.

La partie est jouée dans *L'Hôte* essentiellement par deux personnages: Daru et l'Arabe, bien que le rôle de Balducci, le gendarme, et celui de l'auteur de la menace sur le tableau noir, ne soient pas sans importance. L'instituteur, *alter ego* de Camus, écrivain moraliste, tente de faire apprendre à son hôte les règles du jeu. Mais, face à l'hostilité des autres, de guerre lasse, il semble abandonner la partie. La conclusion qui arrive est des plus amères et annonce les adieux:

Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul<sup>107</sup>.

*L'Hôte* est le dernier texte que Camus ait écrit *de près* sur l'Algérie déchirée. La suite de cette histoire sera insérée dans la marche de l'Algérie en voie de libération.

Le message de Camus dans *L'Hôte* visait toutes les parties en présence dans le conflit algérien; comme dans l'affaire de la trêve civile, l'écrivain cherche à humaniser les uns et les autres. Nul être humain ne peut être traité comme une bête, tout homme a droit à une vie dans la dignité et dans la liberté mais, il est en même temps obligé d'observer les droits de l'autre et d'en assumer sa part de responsabilité. Cet effort de Camus pour sensibiliser la conscience de ses compatriotes, est resté sans écho, face à un public indifférent.

#### IV. OEUVRE POSTHUME: LA QUÊTE DES RACINES DANS LE *PREMIER HOMME*

Pendant la dernière année de sa vie, Camus avait mis en chantier un roman qui devait résumer toute son expérience vitale et littéraire, pour aboutir, à la manière de Tolstoï, à sa *Guerre et Paix*. La partie écrite de ce roman a été retrouvée dans sa

<sup>105</sup> *L'Hôte*, p. 1623.

<sup>106</sup> Ibid.

<sup>107</sup> Ibid.

sacchoche qu'il avait avec lui au moment de son accident mortel. *Le Premier homme*<sup>108</sup>, roman inachevé, qui ne sera publié que 34 ans après sa mort tragique, survenue le 4 janvier 1960, nous éclaire infiniment sur la personnalité et le drame de l'auteur de *L'Étranger*. A notre sens, Albert Camus a vécu, à l'état aigu le drame de l'exil, de la séparation. Être étranger parmi les siens, séparé de la mère/mer, des êtres et des lieux aimés, voilà la passion de l'homme. Jean Amrouche<sup>109</sup> avait écrit: *La grande douleur de l'homme est d'être – et d'être séparé*<sup>110</sup>. Cette idée d'Amrouche, les douleurs de la séparation imminente, celle d'un peuple d'avec sa patrie, a trouvé une expression particulièrement saisissante dans le dernier roman d'Albert Camus.

Ce n'est pas une biographie pure et simple mais un appel intérieur ardent qui le pousse à percer le mystère de ses origines, combler le vide qu'il sent en lui et autour de lui. Dans ce roman attachant, l'auteur évoque, avec une écriture empreinte de mélancolie et de sincérité, sa jeunesse rendue difficile par la pauvreté et la maladie mais illuminée par le soleil et le ciel admirable de l'Algérie, en parallèle avec celle de ses ancêtres paternels. Ceux-ci, c'étaient les premières générations de petits Blancs, venus de France après la révolution de 1848, pour y réaliser leur rêve de la terre promise, sous le regard hostile des Arabes, obligés de s'effacer. Camus entreprend là une quête de l'identité à un double niveau familial: paternel, français, et maternel, espagnol/mahônais. La démarche littéraire dans *Le Premier homme* marquerait un tournant dans l'oeuvre de Camus; l'écrivain naguère hanté par l'homme métaphysique/absurde/révolté, descend sur les tracées historiques pour mettre en scène les masses humaines, parties à la conquête des autres, jusqu'au moment où elles devaient repartir à leur tour.

*Le Premier homme* découvre les racines d'Albert Camus, qui investit le passé des Français d'Algérie d'un contenu justificatif pour leur présence en Algérie: le mérite d'avoir rendu prospère un pays désertique à l'issue d'un travail acharné et meurtrier des générations entières, vise à déculpabiliser l'histoire. *Les premiers hommes* (au pluriel) autrement dit, les premiers émigrés venus en Algérie et leurs descendants, sont, dans l'optique de Camus, au même titre que les Arabes, les «indigènes». C'est exact dans un seul cas: les Français d'Algérie sont «indigènes» par rapport aux Français métropolitains, tandis que vis-à-vis des Arabes cette appellation pêche contre les lois de l'ancienneté.

Les colons (anciens prisonniers et autres exclus de la société) étaient venus en Algérie pour construire un pays neuf. Ils reniaient leurs origines et recommençaient à zéro parmi les Berbères et les Arabes, se considérant comme un peuple neuf, en quête d'une nouvelle civilisation. Camus lui-même avait dit dans *l'Été*:

<sup>108</sup> A. Camus, *Le premier homme*, Gallimard, Paris 1994, oeuvre posthume.

<sup>109</sup> Jean Amrouche, Kabyle de souche et Français naturalisé et chrétien, poète quasi mystique devenu le militant pour la cause algérienne, ami de Camus.

<sup>110</sup> J. Amrouche, *Introduction aux Chants berbères de Kabylie*, Monomotapa, Tunis 1939, p. 23.

Les Français d'Algérie sont une race bâtarde, faite de mélanges imprévus. Espagnols et Alsaciens, Italiens, Maltais, Juifs, grecs enfin s'y sont rencontrés. Ces croisements brutaux ont donné, comme en Amérique, d'heureux résultats<sup>111</sup>.

Le Premier Homme c'était donc cette première génération d'Algériens français, c'était le père d'Albert Camus, tué au début de la première guerre mondiale. C'était enfin Albert Camus lui-même, grandissant dans un vide culturel et historique dû à l'analphabétisme de sa famille. Dans une interview donnée en 1954 à un journaliste, Camus expliquait:

J'imagine donc un premier homme qui part de zéro, qui ne sait ni lire ni écrire, qui n'a ni morale ni religion<sup>112</sup>.

Son dernier livre, envisagé comme une sorte d'éducation (à la Rousseau), dans la forme qui nous est parvenue, est une description détaillée des joies et des peines d'une jeunesse en Algérie française, dans l'ombre d'un père mythique auquel se sont substitués successivement: une grand-mère maternelle tyrannique, un oncle maternel, un instituteur (Louis Germain).

La mise en lumière des racines paternelles et maternelles à titre personnel et collectif, embrassant son groupe ethnique, présente une partielle vision des choses, l'enfermement dans un cercle endogamique, la pratique séparatiste, face à l'Autre hostile, conformément à la réalité socio-historique. Camus y relève cette évidence: dès le début de l'implantation de la population européenne sur le sol algérien il y avait un fossé infranchissable entre les uns et les autres, les deux communautés vivaient compartimentées, chacune sur ses gardes, à plusieurs reprises dressées l'une contre l'autre dans des conflits sanglants, des sursauts révolutionnaires des «indigènes», jusqu'au dénouement final à l'issue de la guerre d'Algérie: le recouvrement de l'indépendance.

*Le Premier homme*, que l'auteur envisageait comme roman réaliste, restitue cette réalité historique algérienne, témoigne de l'Algérie à l'époque coloniale, avec toute la probité de l'auteur qui, pour la première fois, emploie son talent d'écrivain pour pénétrer dans les profondeurs de la terre algérienne, son passé récent et saisir l'inconscient collectif de ses habitants. C'est un roman des origines, roman familial d'Albert Camus en même temps que celui de son peuple. Certains des pionniers du sol se transformèrent au fil des ans en pionniers de l'esprit; c'étaient les écrivains de l'*École d'Alger* dont Camus, qui se sont attelés à la tâche d'y créer une culture, propre aux rivages méditerranéens.

Les premiers émigrants marchaient

«sous le regard hostile des Arabes groupés de loin en loin et se tenant à distance, accompagnés presque continuellement par la meute hurlante des chiens kabyles», pour rencontrer «rien qu'un espace nu et désert, ce qui était pour eux l'extrémité du monde»<sup>113</sup>.

<sup>111</sup> A. Camus, *L'Été*, «Petit guide pour des villes sans passé», Gallimard, Paris 1965, Bibliothèque de la Pléiade, p. 848.

<sup>112</sup> Interview à Franck Jotterand, dans la «Gazette de Lausanne», 27-28 mars 1954. Cité par H. R. Lottman, in: *Albert Camus*, Le Seuil, Paris 1978, p. 19.

<sup>113</sup> A. Camus, *Le premier homme*, p. 174.

Dans l'esprit du narrateur les malheurs des nouveaux débarqués (la mort, le choléra, les razzias des Arabes et aussi des leurs) se confondent avec les actes du terrorisme qui font des victimes innocentes à l'heure actuelle, celle de la guerre d'Algérie, le temps de l'écriture:

En revoyant ce char embourbé sur la route de Bône, où les colons avaient laissé une femme enceinte pour aller chercher de l'aide et où ils retrouveraient la femme le ventre ouvert et les seins coupés<sup>114</sup>.

Cependant, sa conscience du juste fait répliquer son interlocuteur:

– Soyons justes, ajoutait le vieux docteur, on les avaient enfermés dans des grottes avec toute la smalah, (...) et ils avaient coupé les couilles des premiers Berbères, qui eux-mêmes... et alors on remonte au premier criminel, vous savez, il s'appelait Caïn, et depuis c'est la guerre, les hommes sont affreux, surtout sous le soleil féroce<sup>115</sup>.

L'évocation des origines par Albert Camus est une expérience douloureuse, ses racines ne sont pas profondes et risquent d'être coupées et c'est cela qui le fait souffrir et se lamenter. Le ton de la narration devient élégiaque:

Des foules entières étaient venues ici depuis plus d'un siècle, avaient labouré, creusé des sillons ..., et ils avaient procréé puis disparu.(...) Et ainsi de leurs fils Et les fils et les petits-fils de ceux-ci s'étaient trouvés sur cette terre comme lui-même s'y était trouvé, sans passé, sans morale, sans leçon, sans religion mais heureux de l'être et de l'être dans la lumière, angoissés devant la nuit et la mort. Toutes ces générations, tous ses hommes venus de tant de pays différents, sous ce ciel admirable où montait déjà l'annonce du crépuscule, avaient disparu sans laisser de traces, *refermés sur eux-mêmes*<sup>116</sup>.

Au cours de ses dernières années, Albert Camus, toujours hostile au FLN, de plus en plus solitaire dans son refus d'adhérer à la cause de l'indépendance algérienne, dans *Le premier homme* manifeste ses illusions sur l'entente franco-arabe au sein d'un État fédéral, tout en envisageant le départ définitif des siens dans la dignité.

L'évocation du départ d'un vieux colon inspire le respect pour les uns et les autres et permet d'être solidaire de l'écrivain, par-delà les controverses. Dans ce temps fort du roman, la parole est confiée au le fils du personnage:

«Et on voit que vous ne connaissez pas mon père. (...) C'est un vieux colon. (...) Quand l'ordre d'évacuation est arrivé ... Ses vendanges étaient terminées, et le vin en cuve. Il a ouvert les cuves, puis ... (...) il a arraché les vignes sur toute l'étendue de la propriété<sup>117</sup>.

Le vieux colon a donné une explication à son acte disant aux Arabes:

*... puisque ce que nous avons fait ici est un crime, il faut l'effacer.* – Si j'étais à votre place ... j'irais au maquis. Ils vont gagner.

Les Français et les Arabes sont sur le point de se comprendre mutuellement:

(...)

– Les Arabes.

<sup>114</sup> A. Camus, op. cit., p. 177.

<sup>115</sup> Ibid.

<sup>116</sup> Ibid., pp. 178-179. C'est nous qui soulignons.

<sup>117</sup> Ibid., pp. 167-168.

– On est fait pour s'entendre. Aussi bêtes et brutes que nous, mais le même sang d'homme. On va encore un peu se tuer, se couper les couilles et se torturer un brin. Et puis on recommencera à vivre entre hommes. C'est le pays qui veut ça<sup>118</sup>.

Le drame de Camus, homme et écrivain, est d'avoir vécu et agi dans l'esprit de la séparation, tandis que toute la littérature francophone moderne du Maghreb est fondée sur l'esprit de l'unification, celle de deux cultures et ethnies, l'oeuvre des écrivains bilingues et interculturels. Dans *Le premier homme*, qui est aussi une sorte de confession, l'auteur avoue:

La Méditerranée séparait en moi deux univers, l'un où dans les espaces mesurés les souvenirs et les noms étaient conservés, l'autre où le vent de sable effaçait les traces des hommes sur de grands espaces<sup>119</sup>.

*Le Premier homme* s'arrête au moment où le narrateur quadragénaire évoque l'adolescent «obscur à soi-même»<sup>120</sup> qu'il fut et témoin d'une bagarre entre un Français et un Arabe, qui lui donnait l'avant-goût d'une confrontation meurtrière.

Pour conclure sur ce chapitre disons que les écrits de Camus sur l'Algérie étaient inspirés par l'amour de sa patrie. Le jeune Camus chantait l'Algérie en fonction de sa beauté naturelle: le soleil, la mer, la plage, le ciel, tout le paysage était source d'un enchantement perpétuel et du bonheur de vivre. Cependant l'homme qui habite cet univers enchanté est un être déraciné, sans nom et sans passé. Les villes dont Alger, particulièrement chère à Camus, sont des villes sans passé. Et c'est son drame. Un imaginaire né de l'exaltation anime les visions camusiennes de l'Algérie des *Noces* (1939) et de *L'Été* (1954).

Rien de pareil dans *Le premier homme*; ce livre profond et sincère nous dévoile un homme désespéré puisque exilé: le drame du vieux colon est également celui de l'auteur lui-même. L'oeuvre posthume de Camus nous fait saisir son amour profond et humain pour l'Algérie souffrante, déchirée dans sa chair, autrement belle que celle des *Noces*. *Le premier homme* c'est aussi un sincère hommage rendu par le grand Pied-Noir à l'Arabe.

#### IV. CAMUS ET LES ÉCRIVAINS ALGÉRIENS DE SOUCHE

Après une relecture de l'oeuvre camusienne, enrichie par son dernier roman inachevé, *Le premier homme*, nous constatons que l'univers littéraire de Camus n'a pas bougé, aucune perspective nouvelle ne s'était pas ouverte. Au début des années cinquante, le monde tremble; l'empire colonial français commence à s'écrouler. L'année 1954 se solde par la défaite à Dien-Bien-Phu en Indochine et par le début de la guerre d'Algérie; en 1956 le Maroc et la Tunisie accèdent à l'indépendance (respectivement

<sup>118</sup> Ibid., pp. 168-169. C'est nous qui soulignons.

<sup>119</sup> Op. cit., p. 181.

<sup>120</sup> Ibid., p. 255.

le 2 et le 20 mars). En 1959, l'année où Camus a sérieusement travaillé à son nouveau roman, la guerre d'Algérie fait rage, cependant l'auteur manifeste son attachement à une époque révolue, s'enferme dans le cercle endogamique, l'espace maternel pour ne jamais en sortir. N'ayant pas réussi à faire accepter son appel à la trêve civile à Alger en 1956, Camus, face au problème algérien, a choisi *les vertus du silence*, selon son expression.

La situation de la littérature algérienne, présentée par Camus à Stockholm était conforme à sa vision des choses, celle du protecteur de jeunes talents littéraires de la communauté musulmane, qui met en valeur ses mérites de rassembleur. Cependant le projet de créer une communauté unie des écrivains franco-arabes, comme celui de fonder un État algérien sur le même principe, était dès le début condamné à l'échec dont les uns et les autres étaient conscients. Camus, lui, se faisait encore des illusions. La coupure entre les deux communautés d'Algérie, les Français et les *indigènes* (Arabes) musulmans, s'est faite au début de la conquête et n'a disparue qu'avec l'Indépendance. La politique d'intégration a été rejetée par les Algériens non seulement sur le plan politique mais aussi en littérature. La preuve en est l'émergence d'une littérature des *indigènes*, en opposition à la littérature des Français d'Algérie.

Au lendemain de l'indépendance, l'algerianité de Camus a été contestée. D'après le discours officiel en vigueur dans le temps, le propre de l'écrivain algérien, à côté de ses origines, arabes ou berbères, est son engagement dans la cause de libération, à laquelle Camus était hostile.

L'attitude d'Albert Camus vis-à-vis de ses collègues algériens musulmans concorde parfaitement avec la politique culturelle française en Algérie qui a suivi la conquête, ce qui explique le ton un peu paternaliste de son discours. Camus prend conscience de sa vocation et entre en scène littéraire au milieu des années trente du XX<sup>e</sup> siècle, à l'heure du centenaire de la conquête/du débarquement en Algérie (1830) qui vient d'être célébré avec faste en 1930. À cette époque glorieuse, la France poursuit sa *mission civilisatrice*, selon l'expression connue, qui fait partie de la politique dite d'assimilation et d'intégration. Le processus d'acculturation entamé par l'école française de la III<sup>e</sup> République aboutit à la formation d'une élite intellectuelle algérienne à l'issue de la pénétration culturelle de la France en Afrique du Nord. L'assimilation de la langue française par les autochtones allait fructifier par l'explosion des talents littéraires au Maghreb après la Seconde Guerre mondiale. La naissance spectaculaire autour des années cinquante d'une littérature francophone de qualité produite par les *indigènes*, profondément enracinée, donc authentiquement algérienne, marocaine et tunisienne, est considérée aujourd'hui comme le seul acquis de la colonisation.

De nos jours, la littérature francophone algérienne/maghébine, qui, depuis les années cinquante, a connu un grand épanouissement et a donné un apport non négligeable au patrimoine universel. Le titre de fondateur de la littérature algérienne revient au poète Jean Amrouche, le précurseur, à Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri

et Mohammed Dib, mentionnés par Camus à Stockholm<sup>121</sup> romanciers de la *génération de 1952* et à Kateb Yacine, poète, romancier et dramaturge. Parmi ces écrivains, tous colonisés, deux n'ont pas survécu à la guerre d'Algérie: Amrouche, mort le 16 avril 1962, un mois après les accords d'Évian, et avant lui, Mouloud Feraoun, lâchement assassiné par un commando de l'O.A.S., le 13 mars 1962 à El Biar/Alger, avec deux autres Algériens et trois Français.

Les relations de Camus avec les écrivains algériens passent par des amitiés, des brouilles et des ruptures, évoluant en fonction des thèses soutenues dans les écrits et les prises de position idéologiques et politiques respectives.

## VI. CAMUS – JEAN AMROUCHE

Dans son discours prononcé à la remise du prix Nobel, Camus parle avec amertume de sa solitude et «des retraites de l'amitié». La guerre d'Algérie a brouillé Camus avec Amrouche, engagé dans la cause d'indépendance.

Jean Amrouche (1906-1962), poète<sup>122</sup> et essayiste, est considéré comme précurseur de la littérature algérienne de langue française. Kabyle christianisé, naturalisé Français, Amrouche a opéré la synthèse de sa double culture (berbère et française) partant de son concept du génie africain symbolisé par Jugurtha, le Numide révolté contre Rome, revendiqué comme l'Ancêtre et le héros national. Se posant en tant que pont entre deux mondes, l'Afrique du Nord natale et la France accueillante, Amrouche est resté cependant déchiré entre ces deux pôles de son Moi profond et éternellement exilé. La revendication de Jean Amrouche était celle du nom et de l'Ancêtre fondateur pour l'Algérie en guerre de libération. Amrouche, dénonciateur du système colonial et militant par la plume pour la cause algérienne, est entré en littérature maghrébine en tant que voix appelant l'Algérien à la prise de conscience et au combat libérateur.

Le 11 janvier 1958 paraît dans «Le Monde», un article d'Amrouche refusé par «l'Express»: *La France comme mythe et comme réalité. De quelques vérités amères*. Pour Amrouche, les Français rêvent la France comme porteuse de mission universelle. Ils oublient le système colonial, faille d'une France mythique et universaliste. Les Algériens musulmans font maintenant «l'amalgame(...) entre la France de la liberté et la France impérialiste». Amrouche dénonce la France coloniale «raciste, avide, oppressive, inhumaine, destructrice» et ne voit d'autre issue que l'indépendance. Pour Camus Amrouche, un ami de longue date, est maintenant un dangereux sophiste<sup>123</sup>.

<sup>121</sup> Cité, p. 5.

<sup>122</sup> J. Amrouche, *Cendres*, Tunis, Mirages, 1934, réédit. L'Harmattan, coll. Écritures arabes, Paris 1983, Étoile secrète, Tunis, Mirages, coll. Les Cahiers de Barbarie, 1937, L'Harmattan, Paris 1983.

<sup>123</sup> Cité par O. Todd, in: *Albert Camus, une vie*, Gallimard, Paris pp. 710-711.

## VII. CAMUS – KATEB YACINE

En 1948, Camus, lecteur chez Gallimard, fait la connaissance de la poésie de Kateb Yacine. Dans une lettre à Kateb, à l'époque reporter dans «Alger-Républicain», il écrit:

J'ai été intéressé par vos poèmes que je trouve quelquefois trop concertés, mais le cri perce (...) et c'est là ce qui me touche.

L'Algérie rapproche à travers la poésie:

Vous et moi, écrit le Pied-Noir à l'Algérien, sommes nés sur la même terre. Par-dessus toutes les querelles du moment, cela fait une ressemblance...<sup>124</sup>

Effectivement, les deux écrivains sont très proches par la naissance dans le Constantinois, Camus à Mondovi, aujourd'hui Dréan près de Bône/Annaba et Kateb à Constantine même, bien qu'il soit inscrit à l'état civil de Condé-Smendou (Zirout Youcef actuellement). Par la suite, un fossé s'est creusé entre eux.

Kateb Yacine (1929-1989), se trouve aux antipodes d'Albert Camus. Poète, romancier et dramaturge universellement connu, Kateb jouit d'un prestige énorme dans l'espace francophone en tant que symbole de l'algérianité. Conformément à son projet, il a réussi à écrire une oeuvre totale sur le destin de l'Algérie, symbolisé par *Nedjma/étoile*, où il a merveilleusement pénétré et traduit l'inconscient collectif de son peuple. En ressuscitant l'Ancêtre dans *Nedjma*<sup>125</sup>, *Le Cercle des représailles*<sup>126</sup> et *Le Polygone étoilé*<sup>127</sup>, l'écrivain réanime les forces vives de la nation à naître. Aussi bien dans le roman que dans le théâtre, imprégnés d'une poésie profonde, l'auteur met en jeu des images évoquant l'Algérie de la réalité historique et celle de l'imaginaire. *Nedjma* a été saluée comme épopée mythique d'une nation en gestation.

C'est dans l'oeuvre de Kateb Yacine que se trouve la réplique la plus radicale à l'algérianité d'Albert Camus. Sur sa négation de la nation algérienne pèse le poids des visions de Kateb Yacine, le grand chantre de *Nedjma/étoile/Algérie*.

Aux descriptions des villes algériennes *sans passé* dans *L'été* de Camus, pleines de charme, et de beauté de style mais véhiculant des thèses injustes sur Oran et Alger, Kateb oppose une profonde et poétique plongée dans le passé prestigieux de Constantine et de Bône/Annaba, évoquant passionnément la marche dramatique de l'homme algérien aux prises avec son destin.

La Providence avait voulu que les deux villes de ma passion aient leurs ruines près d'elles, dans le même crépuscule d'été, à si peu de distance de Carthage; nulle part n'existent deux villes pareilles, soeurs de splendeur et de désolation qui virent saccager Carthage et ma Salammbô disparaître, entre Constantine, la nuit de juin, le collier de jasmin noirci sous ma chemise, et Bône ou je perdis le

<sup>124</sup> Cité par O. Todd, op. cit., chap. 37, note 19, p. 808 (Lettre à Kateb Yacine, le 24 octobre 1948).

<sup>125</sup> K. Yacine, *Nedjma*, Le Seuil, Paris 1956, roman.

<sup>126</sup> K. Yacine, *Le Cercle des représailles*, Le Seuil, Paris 1959, théâtre: *Le Cadavre encerclé*, *La Poudre d'intelligence* et *Les Ancêtres redoublent de férocité*, suivi du poème *Le Vautour*.

<sup>127</sup> Le Seuil, Paris 1966.



sommeil, pour avoir sacrifié le gouffre du Rhummel à une autre ville et un autre fleuve ... (...) Peu importe qu'Hippone soit en disgrâce, Carthage ensevelie, Cirta en pénitence et Nedjma déflorée ... La cité ne fleurit, le sang ne s'évapore apaisé qu'au moment de la chute: Carthage évanouie, Hippone ressuscitée, Cirta entre et ciel, la triple épave revenue au soleil couchant, la terre du Maghreb<sup>128</sup>.

### VIII. CAMUS, SÉNAC ET LA JUSTICE

L'opposition entre Camus, Français d'Algérie, et les écrivains algériens de souche arabe ou berbère s'est installée d'une manière naturelle; elle allait de soi en fonction de leurs origines et de l'évolution politique de l'Algérie. À l'heure de la vérité et de l'épreuve, chacun a rejoint son camp et sa cause respective. La situation invivable entre deux Pieds-Noirs, Jean Sénac et Albert Camus était autrement grave et significative; c'était au fond une prise de conscience identitaire, engendrée par la divergence à l'égard de la cause d'indépendance algérienne, épousée par le premier et inacceptable pour le second. Nous mettons le nom de Sénac en première position parce que c'est lui qui est devenu «l'homme révolté» contre Camus et non l'inverse.

Qui était Jean Sénac?

- Un talent qui ne doit rien à personne, lumineux et sain, avec une vraie bravoure,

tel était en 1953 le jugement de Camus sur son ami<sup>129</sup>.

Vingt ans plus tard, au lendemain de la mort tragique de Sénac<sup>130</sup>, le 30 août 1973, Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, dans son article *Le Soleil assassiné*<sup>131</sup> écrivait:

Jean Sénac le plus grand poète maghrébin contemporain, reconnu comme tel par la majorité de l'intelligentsia et par toute la jeunesse d'Afrique du Nord ..., le chantre le plus talentueux du nationalisme algérien<sup>132</sup>.

Jean Sénac (1926-1973), le chantre du nationalisme algérien, fut l'incarnation de l'esprit poétique méditerranéen. D'origine européenne, fils d'une mère espagnole catholique solitaire, porte en lui la blessure de la bâtardise, complexe algérien par excellence. La poésie de Jean Sénac, débutant en 1944, est iconoclaste, engendrée par le *don maudit de la poésie*, et traduit ses états d'âme douloureux, ses déchirements à la veille de la guerre de libération, mais en même temps l'espoir d'une vie comblée des joies terrestres sous un *soleil fraternel*, selon la formule de Jean Déjeux.

<sup>128</sup> K. Yacine, *Nedjma*, Le Seuil, Paris 1956, p. 182.

<sup>129</sup> Voir: J. Déjeux, *Jean Sénac ou le soleil fraternel*, in: *Littérature maghrébine de langue française*, p. 332.

<sup>130</sup> Jean Sénac fut assassiné dans la nuit du 29 au 30 août 1973 à Alger dans des conditions non encore élucidées (l'assassin n'a jamais été arrêté).

<sup>131</sup> In: *Poésie au Sud/Jean Sénac et la nouvelle poésie algérienne d'expression française*, Archives de la ville de Marseille, 22 septembre/22 octobre (catalogue d'une exposition et des «rencontres» consacrées à J. Sénac en septembre 1983), pp. 115-117.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 117.

En 1950 Jean Sénac part en France sur l'invitation de René Char et d'Albert Camus, pour y rester deux ans. Il est en France pendant la guerre d'Algérie, à laquelle il participe de différentes façons. Sénac est devenu militant de la cause algérienne, après une prise de conscience en faveur de la «Mère Algérie», alors qu'il était issu d'un milieu franco-espagnol. Toujours en contact avec Camus, son frère *de race* si l'on peut dire, Sénac facilite et organise la rencontre de celui-ci avec des Algériens qui deviendront des personnalités importantes. Cependant, la guerre entraîne bientôt la rupture avec Camus, séparation d'autant plus atroce que l'auteur de l'*Homme révolté* avait désillé les yeux du jeune poète sur la situation. Sénac optait bel et bien pour la nation algérienne, telle qu'elle se voulait, qui obtenait son indépendance le 1<sup>er</sup> juillet, à laquelle Camus était hostile.

La rupture Sénac/Camus était douloureusement vécue par les deux écrivains qui étaient pourtant voués à fraterniser. L'un et l'autre, d'origine européenne, chacun né d'une mère espagnole, n'ayant pas connu leur père (pour des raisons différentes) ont vu le jour sur la terre algérienne qu'ils aimaient tous d'un amour sensuel et charnel.

L'imaginaire du romancier et du poète était pareil, dominé par la mer, les plages, le soleil. Leur exaltation/ivresse de vivre au sein de la nature, leur sociabilité et sensibilité à l'autrui alternaient avec le sentiment d'une grande solitude au cœur que chacun essayait de combler conformément à son tempérament et à ses motivations.

Il n'y avait qu'une seule différence entre ces deux *frères ennemis* mais elle était de taille: la manière d'envisager le destin humain de l'Algérie. L'aîné restait déchiré entre l'Algérie, sa patrie d'origine qu'il avait quittée à l'âge de 27 ans, et la France, pays de ses ancêtres paternels, qu'il a choisi pour la vie.

La passion algérienne du cadet allait à sens unique. Fils d'un père inconnu, Sénac était amoureusement enraciné dans les territoires de la Mère/Algérie. La France, où il avait passé la période de la guerre d'Algérie en militant pour la cause d'indépendance, n'a pas emporté sur son amour du peuple algérien. Camus aimait les Arabes avec toute sa générosité et tout son humanisme mais en maître qui ne s'est jamais départi du paternalisme, tant détesté par les indigènes. Sénac, lui, se donnait, corps et âme, à tous les Algériens, sans distinction de race, de religion, d'origines, il les aimait tous en frère.

En 1962, tandis que les Français d'Algérie quittent le pays, Jean Sénac rentre et, ayant opté pour la nationalité algérienne, il se lance dans le tourbillon d'une activité culturelle du jeune État, avec sa parole poétique passionnément engagée. Les poèmes publiés dans les quotidiens et périodiques chantent la beauté de la révolution en marche, qui devait aboutir à la libération de l'homme de tout assujettissement.

La controverse qui a opposé Sénac à Camus met en question la morale et la probité de l'écrivain couronné par le prix Nobel, et particulièrement sa conception de justice, qui déterminait ses prises de position pendant la guerre d'Algérie.

D'après la relation d'Olivier Todd<sup>133</sup>, Sénac accuse Camus de renier son idéal de justice mis en valeur dans *Les Justes*. Cette pièce a été inspirée à Camus par l'action

<sup>133</sup> O. Todd, *Albert Camus, une vie*, pp. 674-675 et 819, notes 9, 10, 11.

terroriste menée par les révolutionnaires russes en 1905 contre le régime tsariste. Deux attitudes y sont mis en opposition: celle qui dit que la fin justifie les moyens, soutenue par Stéphan et l'idée de Kaliayev, le porte-parole de Camus, que l'action révolutionnaire doit respecter des limites. Kaliayev pense que tuer des enfants est contraire à l'honneur, c'est pourquoi il a refusé de lancer la bombe sur la calèche où à côté du grand-duc Serge se trouvaient deux enfants. Il abhorre le terrorisme révolutionnaire qui fait des victimes innocentes dans le présent au nom d'un meilleur avenir, qui ne garantit pas d'être conforme à son idéal. Ce cas de conscience de Kaliayev témoigne en faveur de la probité de Camus, qui élabore une morale révolutionnaire à toute épreuve.

Camus fait des efforts pour que la justice rêvée par lui soit pratiquée, avec une seule exception: la cause algérienne, et cela suffit pour que son idéal soit sali. Sénac voit chez l'auteur des *Justes* un décalage entre le dire et le faire.

Dans un article fervent écrit vers la fin de 1957, *Camus au secours de Lacoste*?<sup>134</sup>, Sénac fait une critique globale de la philosophie politique de Camus concernant l'Algérie, sans manquer toutefois de lui rendre hommage.

L'honnêteté de Camus voulait qu'il plaçât une farouche intégrité au centre même d'une action... Ni victimes ni bourreaux! n'avait-il cessé de répéter<sup>135</sup>.

Sénac reproche à Camus son attitude dichotomique: l'auteur des *Justes* proteste contre les camps nazis, soviétiques ou frankistes et passe sous silence les camps colonialistes. Après avoir condamné l'usage des tanks russes à Berlin (1953) et à Budapest (1956), Camus a refusé de témoigner pour ceux de «Ben Sadok et de Taleb» ce qui «portait déjà atteinte à la dignité d'une oeuvre et d'un silence»<sup>136</sup>.

Sénac est indigné surtout par les déclarations officielles de Stockholm, où

Camus prend violemment position contre les «crimes» du F.L.N, en ignorant systématiquement ceux du mouvement adverse et ceux de la pacification<sup>137</sup>.

Par la même occasion Sénac se dresse contre l'eurocentrisme de Camus, dénonçant le discours de celui-ci sur la communauté des écrivains algériens que nous avons déjà cité<sup>138</sup>.

À partir de ces textes, il ressort que l'Algérie est une province qui doit tout à la France et que seule l'Europe peut lui apporter la lumière. ... Camus ne conçoit de civilisation ou de culture qu'européennes.(...) Comme Louis Bertrand, ... il n'a retenu de l'Algérie que son latinisme: Saint-Augustin, Tipasa, Djémila. Ailleurs, il voit des «villes sans passé». Pour lui, la civilisation, la culture arabes n'existent pas. Pour lui, ce qui est important, c'est que Dib, Mammeri, Kateb soient des «européens». A croire qu'il ne les a jamais lus!<sup>139</sup>

Et si tel était le cas? – De toute façon, la rupture Sénac-Camus est consommée.

<sup>134</sup> *Poésie au Sud*, pp. 69-72.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>136</sup> *Ibid.*

<sup>137</sup> *Ibid.*

<sup>138</sup> Voir p. 5, note 20.

<sup>139</sup> *Ibid.*

## CONCLUSION

L'oeuvre d'Albert Camus, s'inscrit dans l'histoire des lettres du Maghreb, profondément marquée par la guerre d'Algérie (1954-1962), qui a mis fin à l'empire colonial français. Historiquement, Camus se situe au coeur du grand tournant qui, pour l'Algérie littéraire, allait se solder par l'extinction d'une littérature française coloniale, instrument idéologique au service du peuple conquérant, et l'émergence d'une écriture des Algériens de souche, enracinée dans le pays profond, de caractère authentique et national.

Albert Camus, le plus grand écrivain français d'Algérie, est resté l'homme d'un temps révolu, de l'époque coloniale qui touchait à sa fin et à laquelle il ne lui était pas donné de survivre. De son vivant, écrivain et journaliste engagé, visant l'union des deux communautés d'Algérie, Camus allait à contre-courant de l'histoire en marche et s'est laissé politiquement dépasser.

Le métissage et la naissance sur la terre algérienne devenue française a fait de Camus un homme déchiré entre ses deux patries. Sa double identité dans le contexte historique et politique qui était le sien, le condamnait à une existence en porte-à-faux, à des prises de position contradictoires et à un éternel exil.

L'existence de Camus, écrivain apparemment comblé (célébrité, Prix Nobel, audience mondiale), était marquée par une grande douleur, celle d'être séparé (des siens, de la Mère/Algérie). La mort prématurée et absurde a coupé court à ses efforts pour être Algérien à part entière. *Le premier homme* nous offre un beau témoignage de son drame de l'Étranger assumant la responsabilité face à l'Autre et en quête de la réconciliation. Tel qu'en lui-même Camus s'est accompli dans son destin tragique.

*Non omnis moriar*, dira-t-on avec raison à propos de Camus, écrivain moraliste dont le message reste bien vivant. Entreprenant sa tâche d'écrivain agnostique, Camus visait à élaborer, tout au long de son parcours, les modalités de dépasser le mal existentiel de l'homme par ses propres forces. À la condition absurde de Sisyphe, il a opposé l'attitude de l'homme révolté qui, dans un combat acharné, se met en quête du bonheur. Dans la conclusion sur l'absurde, l'auteur croit le bonheur possible: «La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir le coeur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux»<sup>140</sup>. Le sens de la vie consisterait dans la quête des valeurs dont la justice, idéal majeur camusien, celui des *Justes*, toujours poursuivi sans jamais pouvoir être atteint.

Camus le Méditerranéen, disciple de Platon, sort de la caverne et se tourne vers la lumière, source d'un bonheur charnel et sensuel, pour chanter les *noces* de l'homme avec la nature. Avec une écriture lumineuse et transparente, l'écrivain se mettra à peindre, dans des teintes différentes, les faces opposées des êtres et des choses. Et, fait significatif: dès le début, l'auteur de *L'Étranger* ne cesse pas de subjuguier des générations de lecteurs qui, sans être toujours d'accord avec lui sur le fond, se laissent fasciner par sa parole généreuse et magique. Pour certains, c'est grâce à son art que l'oeuvre d'Albert Camus demeure.

<sup>140</sup> *Le Mythe de Sisyphe*, Édition de la Pléiade des oeuvres de Camus, p. 198.